



GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

LE NUMERO : 30 F

BIMESTRIEL N° 47 — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1989



IL Y A 50 ANS. LA PAIX IMPOSSIBLE ?

par Louis VERGNE (p.1)

LA VIERGE ROUGE A LILLE

par Pierre DESCAMPS (p.10)

LES CANUTS SOUS LA REVOLUTION

par Yves BLAVIER (p.13)

**ESCLAVES ROMAINS ET THEATRE
FRANÇAIS**

par André SIMON (p.17)

A PROPOS D'UN LIVRE

Zeev Sternhell :

LE FASCISME ET L'HISTOIRE

par Charles JACQUIER (p.24)

LE TEMPS DES LIVRES (p.29)

L'AMATEUR DE LIVRES (p.31)

Notre B.D. :

LES ENFANTS DE LA LIBERTE (p.32)

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 47
SEPTEMBRE-OCTOBRE 1989

Publication des
Editions Floréal
BP 872

27008 Evreux cedex
Dépôt : 41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :

Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction
Françoise BERANGER

Avec la collaboration
pour ce numéro de
Yves BLAVIER
Pierre DESCAMPS
Charles JACQUIER
André SIMON
Louis VERGNE

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705
© Editions Floréal

Tous droits de reproduction des articles
et documents publiés
strictement réservés.

Les manuscrits ne sont pas renvoyés.

Les articles publiés dans cette revue sont
résumés et indexés dans HISTORICAL
ABSTRACTS and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
14, rue de Nanteuil
75015 Paris - Tél. 45.32.06.23

Imprimé en France

Maquette et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

COUVERTURE : Les francistes armés de Marcel Bucard payés par le comité des Forges, photographiés au cours d'un exercice de tir le 16 septembre 1934, à Breuil-Bois Robert (Seine-et-Oise), s'entraînent en véritables hitlériens français pour l'assassinat des honnêtes travailleurs. (Légende de cette carte postale réclamant la dissolution des ligues fascistes).

EDITORIAL

Eh bien voilà. La fête est passée, les saints sont nichés; la Révolution a été célébrée, n'en parlons plus, place aux vacances ! C'est un peu ce que l'on a cru ressentir au lendemain des festivités qui, après tout, reconnaissons-le, n'ont pas été sans éclat. Nous avons même eu à Paris deux "Quatorze juillet" : un national, un municipal ! Y aurait-on deux conceptions différentes de la République, deux versions différentes des Droits de l'Homme ?

Car c'est sur ces Droits et sur leur essentielle Déclaration que, fort justement, l'accent avait été mis dans la période préparatoire, et le fut dans la célébration. Il n'est pas de modeste chef-lieu de canton où l'on ait été rechercher dans les archives la mouture locale de ce texte charnière pour en faire donner lecture par un notable costumé, en présence des "enfants des écoles" vêtus de tricolore et de leurs parents écrasés de soleil mais attendris à la vue de leurs petites trico-teuses ou de leurs jeunes sans-culottes. Légèrement anachronique (*), le bonnet phrygien avait en effet épanoui partout sa large fleur rouge. Le *ça ira* et la *car-magnole* rivalisèrent avec la *marseillaise* et le *chant du départ*. "Méveilleuse" et "Incoyable", en avance de plusieurs années, cotoyèrent marquées à paniers et gardes nationaux, hussards de l'Empire et conventionnels en un sympathique salmigondis auquel l'étrange défilé nocturne du 14 juillet à Paris, n'eut rien à envier. Pour couronner celui-ci, la surréelle vision de Jessie Norman, cantatrice noire américaine, gonflée jusqu'à la démesure de voiles tricolores et reprenant dix fois le sanguinaire appel aux armes qui constitue le refrain de notre hymne national, symbolisait d'étonnante façon l'universalité de "notre" Révolution.

Et puis, tous les lampions éteints, revinrent les questions sceptiques de pointe : fallait-il tant de tapage ? Fallait-il ces sommets, cet arc de triomphe rénové, ce nouvel opéra, et tous ces livres, ces "télés", ces fêtes et ces discours ? Pour tout dire : la Révolution française mérite-t-elle tant de célébration ? Car c'est toujours une mode de minimiser l'événement et de vouloir y voir surtout la Terreur, la mort du roi et des siens, les luttes intestines, les profiteurs, la guerre, le peuple berné enfin; en oubliant l'élan vers la Nation, la naissance des libertés, la reconnaissance et la proclamation des Droits de l'Homme, l'aspiration à l'égalité...

Que, deux cents ans après, il reste toujours trop à faire, affirmons-le encore une fois. Mais on sait bien qu'à *Gavroche*, nous défendrons toujours les acquis de la Révolution, avec lucidité (nous l'espérons) mais sans faiblesse. Agir autrement, ce serait reconnaître que notre petit bonhomme est mort pour rien ! Imagine-t-on cela ?

Georges POTVIN

GAVROCHE

une revue indépendante

La revue d'histoire populaire *Gavroche* est indépendante de tout groupe politique, syndical, confessionnel et financier. Elle ne reçoit aucune subvention ni de l'Etat ni de tout autre organisme privé ou public.

Gavroche ne peut compter que sur la fidélité et le soutien de ses lecteurs. Vous pouvez lui manifester votre attachement en parlant de la revue autour de vous et en souscrivant ou en faisant souscrire des abonnements.

Vous aimez GAVROCHE

Ne soyez pas égoïste faites partager votre plaisir.
Offrez les collections disponibles

1982. Numéros 1 à 6 (N°2 épuisé)	80 F	1988 Numéros 37 à 42	130 F
1983. Numéros 7 à 12 (N°9 épuisé)	80 F	L'ensemble des 3 premières années	230 F
1984. Numéros 13 à 18	100 F	L'ensemble des 4 premières années	320 F
1985. Numéros 19 à 24	100 F	L'ensemble des 5 premières années	430 F
1986. Numéros 25 à 30	120 F	L'ensemble des 6 premières années	540 F
1987. Numéros 31 à 36	130 F	L'ensemble des 7 premières années	650 F

IL Y A 50 ANS



1919 1939

LA PAIX IMPOSSIBLE ?

Après le carnage de la guerre 14-18, l'Europe entreprend de construire la paix, la paix des vainqueurs; le plus important des traités est signé avec l'Allemagne à Versailles en Juin 1919. Les clauses en sont dures, humiliantes et difficilement applicables. Rapidement, la lutte contre le "Diktat de Versailles"

"Travail et pain" promet cette affiche nazie en 1932.



devient le ferment des campagnes nationalistes allemandes. Un peu partout, des dictatures surgissent. La puissance économique du monde industrialisé s'est accrue, les marchés se sont rétrécis et les nationalismes économiques renforcés.

Par delà les divisions et les chauvinismes, des hommes élèvent leurs voix pour tenter de sauvegarder la paix, mais ils se heurtent à l'agressivité des uns et aux calculs cyniques des autres, chacun étant préoccupé de sa seule suprématie.

Les dictatures

Le fascisme et le nazisme sont nés sur le fumier de la guerre. La guerre crée inévitablement une crise économique et financière qui accroît la misère des masses.

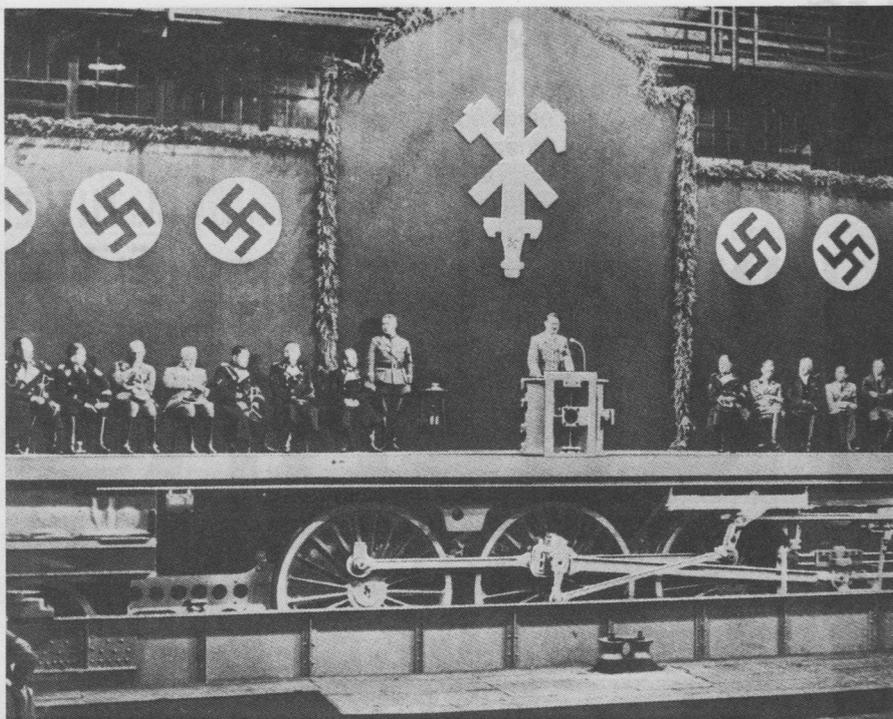
En Italie, Mussolini parvient à utiliser le mécontentement populaire à des fins autres que l'avènement du socialisme. Les officiers, et autres déçus, tombent dans les bras de l'aventurier fasciste, qui, avec la complicité du roi, installe un pouvoir totalitaire : l'Etat se confond avec le parti unique, lui-même dominé par son chef, le Duce, c'est la dictature. Les capitalistes, prennent en main l'économie sous le contrôle, et avec l'aide de

l'Etat, les syndicats sont éliminés au profit des corporations associant travail et capital.

En Allemagne aussi, c'est la défaite de la classe ouvrière et l'inquiétude des

Propagande fasciste en Italie : joie et bonheur des travailleurs dont les ennemis sont les juifs et les capitalistes.





Le 27 mars 1936, aux usines Krupp à Essen, le chancelier Hitler prononce un discours, monté sur un chassis de locomotive.

possédants qui amèneront Hitler au pouvoir, sous la promesse de "Révolution" et de "Rénovation sociale". La particularité du nazisme est de proclamer sa foi dans l'antagonisme des races et de supprimer ceux qui refusent de s'incliner devant sa politique; politique inséparable du réarmement et de la guerre, qui ne peut satisfaire ceux qui aspirent à la paix, mais qui rassure les hommes de l'industrie lourde et autres marchands de canons qui la subventionnent généreusement.

A côté des dictatures totalitaires on trouve des "dictatures catholiques" où

Léon Degrelle, fondateur du Rexisme.

l'Etat reconnaît l'existence d'une autorité morale supérieure, comme le régime de Salazar instauré en 1928 au Portugal, ou celui de Dollfuss et de Schuschnigg en Autriche. On trouve aussi des "dictatures politiques", dans des conditions spécifiques à l'Europe centro-orientale, comme la Pologne de Pilduski ou la Yougoslavie d'Alexandre.

Les mouvements fascistes

Les Etats fascistes font des émules, et des mouvements se développent dans toute l'Europe.

En Espagne avec la *Phalange* fondée en 1936 par José Antonio Primo de Rivera dont un des buts essentiels est de reconstituer une Eglise catholique dans son pays : "Notre mouvement enrôlera le sentiment catholique, de glo-

Jacques Doriot fondateur du Parti populaire Français.



Henri Dorgères lors de son arrestation à la suite de la grève des maraîchers le 18 décembre 1938. (Voir Gavroche N°7).

rieuse tradition et prédominant en Espagne, dans l'oeuvre de reconstruction nationale".(1)

En Belgique avec Degrelle le "César de mi-carême", fondateur du *Rexisme*.

En France avec Henri Dorgères, le créateur des *chemises vertes*, parti en lutte contre le parlementarisme : "(la fourche) représente l'arme qui chassera les politiciens auxquels notre pays doit sa ruine et son déshonneur".(2)

Avec également les *Jeunesses patriotes* de Pierre Taittinger, les *Francistes* de Marcel Bucard, les *Croix de feu* du colonel de la Rocque, proches des mouvements fascistes.

Les mouvements se manifestent aussi en Autriche, en Hongrie, en Norvège et même en Angleterre.

(1) Cité dans *Les fascismes* PUF.

(2) *Haut les fourches* Juin 1936.





Le colonel de La Rocque au cours d'une réunion du Parti Social Français.

Le Vatican

La position du clergé catholique n'est pas toujours très claire pendant l'entre-deux guerres. Le cardinal Ratti, élu pape le 2 février 1922 sous le nom de Pie XI, dénoncera sans cesse, jusqu'à sa mort en 1939, les dangers du socialisme pour la civilisation chrétienne. Il est vrai que les persécutions religieuses en U.R.S.S., ou l'attitude des Républicains espagnols vis à vis du clergé, ne sont pas faites pour le rassurer. C'est ce qui explique le rapprochement souhaité par le Vatican avec l'Italie et l'Allemagne, qui sont devenus le véritable

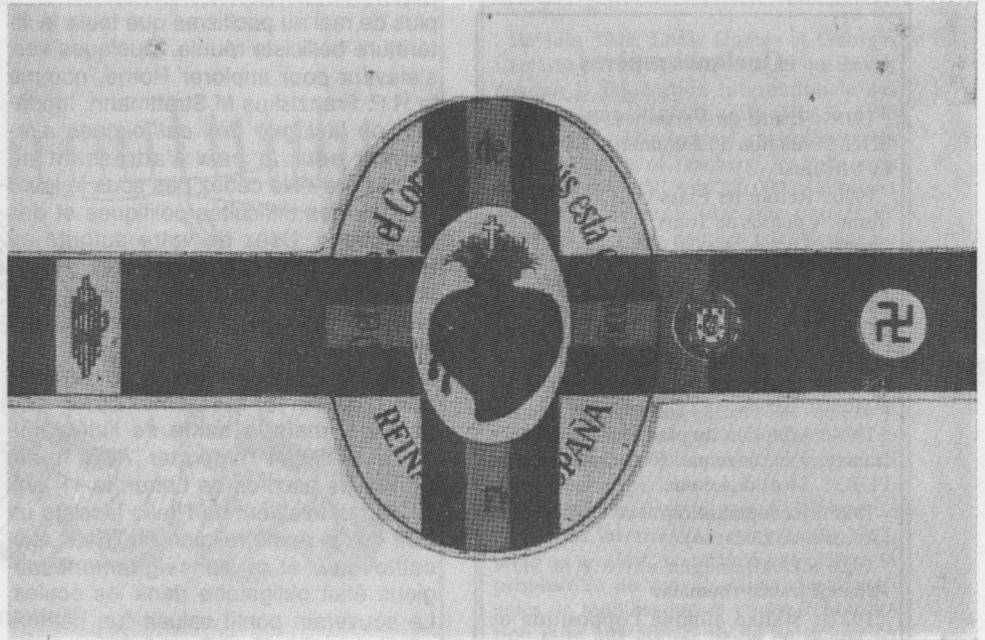
L'"Expo de 37"

(...) Envers et contre tout, la France veut croire à "la paix universelle", au "progrès social", à "la science" : on se bouscule pour voir s'animer le corps translucide de "l'homme de verre" ou pour s'émerveiller dans le "planétarium". Au cœur de la "ville lumière", scientisme, utopisme et socialisme se conjuguent pour exorciser la guerre.

Pourtant la froide austérité des oeuvres exposées dans le pavillon de l'Allemagne, symboles de "l'ordre nouveau", crée un malaise chez bien des visiteurs. Malaise comparable à celui ressenti en circulant dans le pavillon de l'U.R.S.S., où, sous l'oeil attentif de Staline, courbes de production et plans quinquennaux tracent le profil d'une "société modèle" qui, elle aussi, se veut universelle. Sur l'autre rive de la Seine, les slogans tonitruants, les statues martiales, pseudo-antiques, de l'Italie fasciste n'inquiètent pas réellement.

Ailleurs, c'est la fête. Les réalisations artisanales ou folkloriques, le jambon de pays et les petits vins, le sourire des femmes, l'emportent sur les préoccupations politiques; un zeste de pagaille bon enfant pimente l'ensemble...

Gilles Ragache - 1940 "La guerre détraquée", Aubier, 1983.



Insigne phalangiste dans lequel le Coeur de Jésus se détache sur le drapeau monarchiste espagnol, entouré des drapeaux de la phalange, du Portugal, de l'Italie et de l'Allemagne.

rempart contre le communisme, et le soutien donné à Franco lors du soulèvement militaire appelé "Croisade pour la chrétienté".

L'Eglise est-elle vraiment pacifiste ? Apparemment non. On parlait déjà de "Guerre sainte" à l'époque des croisades et le pape continue d'absoudre la guerre et enjoint ses évêques de bénir les armées quels que soient leurs camps, comme ce fut le cas pendant la Grande Guerre. Parlant de la guerre, Monseigneur Baudrillard déclarait : "Je pense que ces événements sont fort heureux (...) la France se refait et, selon moi, elle ne pouvait se refaire que par la guerre qui purifie.." (3). "Dix-neuf

siècles de christianisme ont abouti à cet immense charnier". écrit H.Chardon, membre de l'Institut.(4)

On ne trouve jamais, de la part du Vatican, l'anathème direct à la guerre et l'interdiction à tout chrétien d'y participer. Au contraire, on exalte le nationalisme, le patriotisme et les actes d'héroïsme qui "ouvrent les portes du ciel". C'est la cause principale de la méfiance de nombreux catholiques à l'égard des mouvements pacifistes, et les sermons prononcés du haut des chaires feront

(3) *Petit Parisien* du 16 août 1914

(4) *L'organisation de la République par la paix*

Signature du Concordat avec le Reich Allemand. A gauche, von Papen, au centre, le cardinal Pacelli, futur Pie XII.



Quelques repères

1919 : Traité de Versailles. Pacte de la SDN. Fondation du Komintern. La journée de 8 heures.

1920 : Retour de Etats-Unis à l'isolationnisme. Congrès de Tours.

1921 : Alliance franco-polonaise.

1922 : Mussolini prend le pouvoir en Italie. Fondation de l'U.R.S.S. Scission CGT/CGTU

1923 : Occupation de la Ruhr. Inflation monstre en Allemagne. Tentative de pusch à Munich par Hitler.

1924 : Adoption du plan Dawes. Alliance franco-tchécoslovaque. Reconnaissance de l'URSS. Mort de Lénine.

1925 : Réconciliation avec l'Allemagne (Accords de Locarno).

1926 : L'Allemagne entre à la SDN. Alliance franco-roumaine

1927 : Staline élimine l'opposition de gauche en U.R.S.S. Alliance franco-yougoslave. Concordat avec la Roumanie.

1928 : Détente internationale (Pacte Briand-Kellog).

1929 : Adoption du plan Young. Projet d'union européenne. Krach de Wall Street. Début de la planification en URSS. Exil de Trosky. Concordat avec l'Italie.

1930 : Evacuation de la Rhénanie.

1931 : Exposition coloniale. La crise économique se propage en Europe. Les Japonais envahissent la Mandchourie.

1932 : Mort de Briand. Ouverture de la conférence de Genève sur le désarmement. Conférence de Lausanne : fin des réparations.

1933 : Hitler est nommé chancelier de Reich. L'Allemagne et le Japon quittent la SDN. Début de l'affaire Stavisky. Concordat avec l'Autriche et l'Allemagne.

1934 : Emeutes du 6 février à Paris. Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Entrée de l'URSS à la SDN. Pacte germano-polonais.

1935 : Réarmement allemand. Accords franco-anglo-italiens de Stresa. Accords d'assistance avec l'URSS (Laval). Aggression de l'Italie, contre l'Ethiopie. Concordat avec la Yougoslavie.

1936 : Remilitarisation de la Rhénanie. Front populaire en France. Dissolution des ligues. Guerre civile en Espagne. Signature de l'axe Rome-Berlin. Pacte "Anti-Komintern" par l'Allemagne et le Japon.

1937 : Guerre sino-japonaise. Adhésion de l'Italie au pacte "Anti-Komintern".

1938 : Fin du Front Populaire. L'"Anschluss". Annexion des Sudètes. Conférence de Munich.

1939 : Mars - L'Allemagne occupe la Tchécoslovaquie.

Avril - Ouverture des négociations entre les démocraties et L'U.R.S.S.

Mai - Conclusion du Pacte d'Acier.

Août - Question de Dantzig. Pacte germano-Soviétique.

Septembre - Aggression allemande contre la Pologne. La France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne.

plus de mal au pacifisme que toute la littérature belliciste réunie. Quelques voix s'élèvent pour implorer Rome, comme le R.P. Franziskus M.Strattmann, fondateur de la *Ligue des catholiques allemands pour la paix* s'adressant au Saint-Père : "Ne cédez pas sous le lourd fardeau des difficultés politiques et des déceptions. Usez de votre autorité au moins à l'égard des catholiques. Répétez-leur toujours que celui-là commet un crime et un suicide qui recourt aux armes..." (5)

L'Eglise se devait pourtant de condamner le fascisme dans ses dogmes, mais la haine de l'idéologie marxiste devait l'emporter. Ainsi furent signés les accords de Latran le 11 avril 1929, qui faisaient de l'Italie fasciste un Etat ou "la seule religion de l'Etat" était catholique, et où l'enseignement religieux était obligatoire dans les écoles. Le souverain pontif saluait "un homme que la providence lui avait fait rencontrer". (6)

En Allemagne le catholique Von Papen facilita l'accession d'Hitler au pouvoir, lequel déclara aussitôt au Reichstag "qu'il entend développer les relations amicales avec le Saint-Siège". Le concordat avec l'Allemagne est signé le 20 juillet 1933 et salué par le journal *La Croix* comme "le plus grand événement religieux depuis la réforme". Il se félicite également de ce que le nouveau régime scolaire allemand comporte "l'exclusion complète du laïcisme dans l'école" (7). Ce journal renchérit quelques jours plus tard : "Le fascisme et le racisme sont (...) tout ce que vous voudrez d'irritant et de funeste (...) mais, tels quels, ils exterminent et abolissent le marxisme, sans que celui-ci soit capable d'opposer la moindre résistance... Et, détail auquel on ne saurait trop s'arrêter (*malgré leurs excès*) ils traitent, composent et s'accrochent avec la religion catholique". (8)

On lit, dans le journal *Les Débats* sous la signature de M.Pernot : "qu'un régime presque unanimement réprouvé vient de trouver à Rome, auprès de la plus haute puissance spirituelle de l'Univers, un appui moral que beaucoup d'autres régimes et moins contestables pourraient à bon droit lui envier". (9)

Les évêques allemands féliciteront "l'Oeuvre du Führer" lors d'une réunion à Fulda en août 1936 : "L'église catholique s'associe au national-socialisme pour lutter contre le bolchevisme mondial".

Certes, l'aile droite du cléricisme français n'a pas formé la totalité des

ligues factieuses nationalistes ou antisémites des années 30, ce serait compter sans des "libres penseurs" comme Déat ou les "excommuniés" de l'Action Française. D'un autre côté, nombre de prêtres se rallieront aux pacifistes et s'opposeront au fascisme.

Les protestants

Les catholiques ne sont pas les seuls à nous surprendre. Le pasteur Louis Muller devant le synode réuni à Wittenberg le 27 septembre 1933 déclare : "L'église évangélique a toujours reflété le caractère allemand (...) Nous considérons que le mouvement libérateur allemand avec son chef, notre chancelier, est dû à Dieu..."

En effet, si l'on excepte quelques groupements qui étaient liés à des formations de gauche comme les *religöse Sozialisten* et les *liberale Protestanten*, l'immense majorité des protestants, antibolchéviques et antisémites, qui vivaient dans la nostalgie du passé, avait considéré l'avènement d'Hitler comme "un présent et un miracle de Dieu", accordé au peuple allemand parvenu à l'extrême degré de la détresse. (10)

Les pacifistes

La volonté de "ne plus jamais revoir cela" va susciter une vague profonde de pacifisme. Les arguments de ses défenseurs peuvent se résumer ainsi : "Si vis

(10) Jacques Droz, *Histoire de l'antifascisme en Europe*, La découverte 1985.

Affiche de la S.F.I.O. en 1928 montrant la volonté de paix de ce parti.

ELECTIONS LEGISLATIVES DE 1928



(5) *La Terre wallonne*, Février 1932.

(6) Paul Lesoud *La cité de César et la cité de Dieu*.

(7) 23 juillet 1933

(8) 9 août 1933

(9) 24 juillet 1933



C'EST SIMPLE

— Tu comprends, faut qu'on augmente nos armements au niveau où les autres ont dit qu'ils augmenteraient les leurs si nous augmentions les nôtres !

pacem para bellum" Est-ce dans la course aux armements que se trouve la voie de la paix ? Certainement pas, on en veut pour preuve que l'armement à outrance avant la guerre de 14 n'a rien empêché. La course aux armements multiplie les risques de guerre, ruine le pays et enrichit l'industrie de guerre.

Les pacifistes souhaitent que la "République Française soit à la tête d'un mouvement européen et même mondial qui réunirait en un irrésistible faisceau toutes les forces matérielles et morales capables de fonder la paix"(11). Ils se préparent à l'institution en Europe et dans le monde d'un régime économique nouveau, par lequel tous les peuples, sans exception, auront plus de richesses à répartir et à consommer.

Les mots d'ordre seront : désarmement, organisation concrète et juridique de la paix et de la Société des Nations.

Les pacifistes s'adressent tout d'abord à la Presse : "Cessez de semer la haine, travaillez à unir les esprits et les coeurs pour le bonheur général et prêchez la conciliation au lieu de la rancune !"

Ils dénoncent la domination de l'*International des armements* sur la Presse : "Ce n'est un secret pour personne que les fabricants de canons et de munitions suscitent des différends internationaux ou enveniment des querelles afin de pouvoir se procurer des commandes et des bénéfices. Ce n'est un secret pour personne que certaines campagnes de presse sont payées par ceux qui préparent la guerre et la font faire aux autres".(12)

Déjà A.Briand avait dénoncé les jour-

(11) Paul Faure - *Si tu veux la paix* 1936

(12) Pierre Cot dans *La lumière* du 30 janvier 1932

nalistes qui écrivent "avec des plumes faites du même acier que les canons". René Millienne de *La Jeune République* dévoile, le 16 juin 1933, comment le journal *Le Temps* fut vendu en sous-main à la grande métallurgie française.

Les pacifistes sont très attachés à l'éducation des enfants : "Le jour où l'on enseignera aux enfants l'amour de la Paix, où on leur apprendra à estimer les



Briand devant l'assemblée générale de la S.D.N.

autres peuples, à rechercher ce qui les unit plutôt que ce qui les divise, ce jour-là nous n'aurons plus besoin de doser les sécurités, la Paix règnera d'elle-même parmi les nations"(13)

(13) A.Briand, discours du 15 septembre 1929.

En juin 1926, Louis Dumas et Georges Lapierre jettent les bases de ce qui devait devenir la Fédération Internationale des Associations d'Instituteurs (FIAI). Elle regroupa la *Deutsche Lehrerverein*, la *National Union of Teachers*, les hollandais du *Bond* et le *SNI* soit 350.000 instituteurs désireux d'entreprendre une oeuvre de réconciliation des peuples par l'école. En Avril 1932 la FIAI comptait 27 associations nationales et 624.820 adhérents. Les italiens et les portugais en étaient absents. En 1933, l'organisation allemande, forte de ses 150.000 membres, fut dissoute par le régime hitérien, suivie peu après par les associations autrichienne et tchécoslovaque (*). Bien qu'entravée par ces défections, la FIAI tentera de poursuivre son action au cours de cette période troublée.

Le SNI aura, pour sa part, à débattre de questions internes. Le congrès de 1933, dans sa motion, se prononçait contre la proposition du renvoi collectif des fascicules de mobilisation et contre l'interdiction faite aux adhérents de participer "à tout exercice de défense dite nationale", mais elle rendait hommage "aux convictions pacifistes et au courage des objecteurs de conscience et de tous les résistants fermement décidés à refuser individuellement leurs concours à la tuerie collective". Il n'en fallait pas plus pour provoquer l'indignation de la Presse jugeant que "les instituteurs laïques étaient des négateurs de la patrie, sinon des traîtres au service de l'étranger".

En lançant, le 26 septembre 1938, en accord avec le Syndicat national des Agents des PTT la fameuse pétition : Nous ne voulons pas la guerre, qui recueillit en trois jours plus de 150.000 signatures, le SNI montrait encore sa volonté de sauver la paix.

Le SNI en 1939 avait maintenant trois tendances : Les pacifistes intégraux pour lesquels la guerre est, dans tous les cas, le mal suprême; à l'opposé, les communistes qui suivent la politique de l'URSS dans la lutte contre le fascisme et qui acceptent l'idée de la guerre; les autres, refusent l'idée de la guerre, mais ne l'écartent pas de leur esprit, ils prônent la négociation.

(*) Il y avait deux associations tchécoslovaques, l'une comprenait les instituteurs de langue allemande, l'autre les instituteurs tchèques et slovaques. Après l'occupation, le 15 mars 1939, les dirigeants de l'organisation tchèque sont parmi les milliers de militants soumis à la surveillance de l'envahisseur; par contre, l'ancien président de l'organisation de langue allemande, est devenu le chef de la municipalité de Reichenberg, c'est à dire le maire nazi d'une des plus importantes cités du pays des Sudètes.

Ferdinand Buisson, Prix Nobel de la Paix en 1927 fit don au ministère de l'Instruction Publique d'une somme de 300.000 francs afin que les arrrages servent "à répandre dans les établissements d'instruction primaire et secondaire, et surtout dans les milieux populaires, la connaissance de l'oeuvre de la S.D.N."



Brochure du Front Populaire.

Les centres d'éducation pacifique sont en Europe de plus en plus nombreux. Citons, à titre d'exemple, celui de Berville, le *Foyer de la Paix*, créé par Marc Sangnier, et qui groupe de jeunes européens, afin d'établir entre eux des liens d'amitié.

Les ligues pacifiques de la jeunesse abondent, citons *La ligue internationale des Société de Croix-Rouge* qui regroupe 16 millions de juniors, et dont l'action principale est une correspondance inter-scolaire; *Le Bureau international des Eclaireurs* qui groupe 2.500.000 membres; *L'Association mondiale des Guides et des Eclaireuses* qui en réunit 1.250.000, et *Les Auberges de la Jeunesse* qui eurent un énorme succès en favorisant le voyage libre dans tous les pays.

Les enseignants, notamment les membres du S.N.I.(14) se sont ralliés dans leur majorité à la cause du pacifisme et participent activement à la révi-

Le groupement "Contre la guerre" défile dans New-York en 1936.



sion des manuels scolaires. Ils reprochent aux livres d'histoire la glorification des guerriers et des batailles plutôt que de louer la vertu, le dévouement et de glorifier les sages et les savants, bienfaiteurs de l'humanité. Ce vœu fut développé lors du congrès du S.N.I. tenu à Strasbourg en 1926 et de celui de la Fédération des Enseignants tenu à Berlin en 1928. Mieux, le 2 février 1930, à Brunswick, le directeur de l'*Institut des services de l'Education* sous la présidence de M. Severing, ministre de l'intérieur allemand se déclare prêt à améliorer les manuels allemands dans un sens pacifique. Malheureusement, les efforts des enseignants allemands seront anéantis par la dictature hitlérienne.

Une dernière tentative de rapprochement entre les jeunes eut lieu à Berlin le 27 février 1934 avec la jeunesse hitlérienne "La France, y déclare M. Joles, étudiant national-socialiste, n'a rien à craindre de l'Allemagne régénérée. Qu'elle s'entende donc avec la jeunesse hitlérienne, car le rapprochement franco-allemand a une importance décisive



Vignette pacifiste éditée par la CFTC en 1939.

pour la paix et l'avenir de l'Europe".(15)

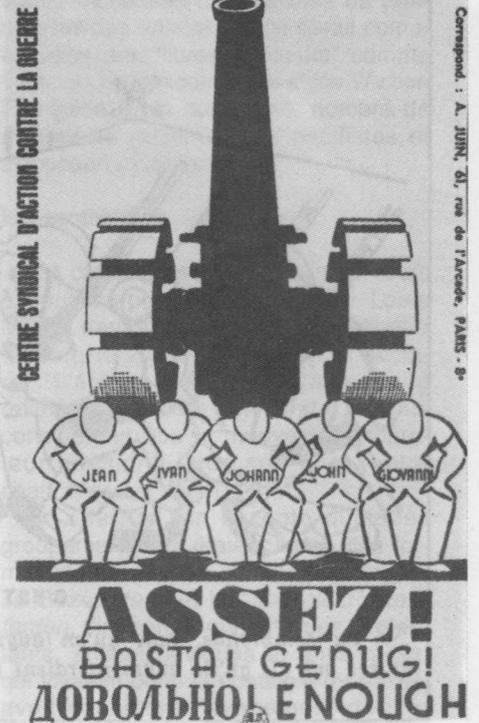
Les enseignants préconisent en outre l'*Espéranto* conçu comme un parler auxiliaire propre à faciliter les rapports des peuples et des individus sans préjudice de leurs langages particuliers.

Ils souhaitent propager les idées d'union entre les hommes.

Mais malheureusement, regrettent les pacifistes, le service militaire parachève la belliqueuse éducation des hommes, et les conduit à accepter la guerre.

(14) Syndicat national des Instituteurs fondé en 1920

(15) *L'Eveil des peuples* 11 mars 1934.



Affiche parue en janvier 1939 éditée par le "Centre syndical d'action contre la guerre".

Les pacifistes absolus

Après la Grande Guerre, la révolte fut si profonde à l'égard de la guerre parmi la jeunesse, que de nombreux objecteurs de conscience refusèrent leurs papiers militaires déclarant que jamais ils ne consentiraient à prendre part à aucun combat. Tels furent les cas de Georges Chevê (6 mois de prison en 1926), E. Bauchet, A. Prugnat, G. Lertour, E. Lagot, Daunay, Ferjasse (qui fit la grève de la faim), Jolivet, Conques,

Affiche de propagande pour le Parti social-démocrate réalisée par l'anarchiste suisse Scherrer en 1933.





Terres Nouvelles organe des chrétiens révolutionnaires. Le rédacteur en chef, Maurice Laudrain, y écrit en page 14 au sujet du conflit italo-éthiopien : " *Le compromis (du pape) a consisté à déconseiller la guerre tout en ne défendant pas aux catholiques de la faire en leur laissant croire qu'elle pouvait être juste en tant que "guerre d'expansion", ce qui est -disons-le en passant- une innovation théologique bien surprenante sur les lèvres d'un pape.*"

Bernamont, Perin, Marius Michel et de bien d'autres. De nombreux jeunes furent ainsi présentés devant les tribunaux militaires et condamnés malgré l'intervention de nombreuses personnalités qui témoignèrent en leur faveur : des pasteurs comme Marc Boegner, président de la *Fédération française des Associations chrétiennes d'Etudiants*, J.Cooreman, H.Nick, R.Chéradam; des professeurs et hommes de lettres comme Jean-Richard Bloch, Jacques Blois, Jean Guéhenno, Han Ryner...

On retrouvera tout naturellement des objecteurs au sein d'organisations pacifistes comme René Guérin qui deviendra secrétaire général de *La ligue internationale des Combattants de la Paix* à sa sortie de prison en 1932. Citons également, dans les milieux anarchistes, le pacifiste Louis Lecoin qui lancera son fameux tract "Paix immédiate" lors de la déclaration de guerre; Aurèle Patorni, écrivain et conférencier qui collabora avec Bauchet à *La Voie de la Paix*; Eugène Humbert, Sébastien Faure et tous les autres...

Sur l'initiative d'un objecteur de conscience, Runham Brown, se constitua la Ligue de *L'internationale des Résistants à la Guerre* qui regroupa plus de 500.000 membres. En 1931, la

Ligue signalait 100 de ses membres emprisonnés pour leur conviction. Affiliée à cette Ligue, la *Ligue d'objecteurs de conscience* était chargée de vulgariser l'objection et d'obtenir sa reconnaissance légale ou de fait en France. Accusée de propagande défaitiste, elle fut dissoute en 1935.

Il existe aussi des organisations internationales telle que *L'Action internationale démocratique pour la Paix*.

De nombreuses sectes chrétiennes, dont beaucoup d'origine protestante, sont demeurées fidèles à leur vœu de ne jamais participer à la guerre, les *Anabaptistes*, les *Quakers* de W.Pens, les *Doukolors* de Tolstoï, les *Nazaréens*, etc...

Par contre, le clergé se montre résolument hostile à l'objection de conscience. Le *Comité archiepiscopal de l'Action*

française s'exprime ainsi sur le patriotisme et le militarisme : "L'Eglise a toujours enseigné que le patriotisme est un devoir, dont elle rattache les prescriptions au quatrième commandement de Dieu; que tout chrétien doit obéir aux lois justes du pays, aux lois militaires comme aux autres (...). Elle dit enfin que tout citoyen doit, le cas échéant, savoir sacrifier sa vie pour défendre les droits essentiels de la patrie. Est-il besoin d'ajouter que l'Eglise ne saurait approuver les objections de conscience ou les vœux qui tendraient à provoquer ou à permettre la désobéissance aux lois justes mili-

Au Congrès radical de Biarritz, le 23 octobre 1936, quelques congressistes dissidents lèvent le bras à la manière des fascistes. La motion de clôture fait confiance aux membres siégeant dans le gouvernement du Front Populaire.



taires..." (16)

Toutes les nations eurent leurs objecteurs de conscience, et peut-être plus en Allemagne qu'ailleurs, au point que le président du Reichstag, M.Loebe n'avait pas craint de leur donner son approbation en prononçant publiquement ces paroles : "Les masses populaires doivent refuser de prendre part à la guerre qui vient, et je vois le jour où la jeunesse de tous les pays refusera le service militaire". Paroles sages, prononcées le 11 septembre 1925.

En France les objecteurs de conscience furent toujours persécutés. La Troisième République, qui se dit pacifique et démocratique ne leur assura jamais la reconnaissance légale qu'ils étaient en droit d'attendre.

Les défaitistes

On a regroupé sous le nom de *Cinquième Colonne* (17), l'ensemble des hommes politiques, journalistes, écrivains et autres hommes de main qui soutiennent les fascistes et les nazis dans le but de détruire démocratie et Droits de l'Homme et instaurer un régime totalitaire. Leur plan consiste à organiser la défaite.

A l'origine, dès 1935, l'hebdomadaire *Gringoire* attaque la "perfidie Albion" qui ose s'élever contre la politique d'agression des fascistes italiens (18). Le peuple français s'indigne, mais on se réjouit dans les mess d'officiers. Au début de la guerre d'Espagne, *Gringoire* prend le parti des Phalangistes entraînant avec lui les éléments pro-fascistes : *Candide*, *Je suis partout*, *L'Action Française*, *L'Echo de Paris*, *Le Matin*, les doriotistes, les Croix de feu.

C'est alors l'infiltration d'un service de propagande allemand sous le contrôle d'Abetz : *Le Service mondial* que dirige

(16) *La Croix* du 28 janvier 1933.

(17) La 5e colonne du général Mola était déjà infiltrée dans Madrid avant l'attaque de la ville en octobre 1936, de là l'expression pour désigner les éléments introduits chez l'ennemi.

(18) Les fascistes italiens annonçaient leur intention de conquérir l'Ethiopie, la Tunisie, la Corse, Nice et la Savoie.

4^e Année — AVRIL 1939 LE MENSUEL — N° 43 — 50 cent

GO

GRAND OCCIDENT

Directeur : Bur.: 13, r. de la Cité-Univ., Paris-XIV^e. LE JUDEO-MAÇON, VOILÀ L'ENNEMI !
L. PEMJEAN Abon. annuel : France 10 frs; Etr. 15 frs C. Ch. P.: L. Pemj, 1282-41 Paris

PÉTAIN AU POUVOIR !

Depuis le dernier coup de force d'Hitler en Europe centrale, il n'y a plus un seul Français, même parmi les plus ardents partisans du rapprochement franco-allemand, qui puisse s'abusonner sur le sort plus ou moins lointain qui menace notre pays.

qui, après avoir collaboré au mauvais traité de Versailles, lequel démembrait l'Autriche et respectait l'unité germanique, ont d'abord fait grâce au vaincu des milliards qu'il nous devait comme réparations de guerre, puis ont fermé les yeux sur son formidable réarmement et de son empire, rien de plus naturel et de plus légitime, et nous sommes de ceux qui pensent que les pleins pouvoirs conférés à un ministère aussi hétéroclite et suspect que le ministère Daladier sont dérisoirement insuffisants pour nous mettre à l'abri de toute

Sentant venir son heure, les fourbes qui nous gouvernent l'ont, sous un habile mais fallacieux prétexte, envoyé en exil. Ils l'ont, comme le dit plus loin notre ami Clovis, « élimogé » à Burgos.

Eh ! bien, qu'on se rappelle. Qu'on se rappelle, sans que l'Espa-

Ulrich Fleischauer. Des tracts sont distribués dans les milieux militaires ou Hitler est montré comme l'homme de la Paix.

Outre le *Service mondial*, sont créés : *Le Comité France-Allemagne*, *Les cahiers France-Allemagne*, *le Cercle du Grand Pavois*. Ce sont ces organismes qui recruteront des hommes de lettres comme Châteaubriant, Sacha Guitry, Abel Bonnard ou Drieu la Rochelle.

Bunau-Varilla, empereur du *Matin*, grand quotidien d'information résolument hostile aux réformes du Front populaire en 1936, accueille avec faveur le régime hitlérien, ce qui ne fut pas du goût d'un grand nombre de ses lecteurs et se traduit par une baisse du tirage. "Qui aurait pu penser alors que le paragone du patriotisme s'apprêtait à accueillir Hitler en libérateur ?". (19)

Il est connu aujourd'hui que les services de propagande allemands cherchaient à déstabiliser la République en s'appuyant sur un dictateur de pacotille en la personne du "Héros de Verdun".

En avril 1939, paraît à Paris un mensuel, *Le Grand Occident*, (voir fac-similé) dont la devise : *Le judéo-maçon, voilà l'ennemi*, ne laisse aucun doute sur les opinions de ses rédacteurs. Ce

qui est plus surprenant, c'est d'y découvrir à gauche du titre l'emblème de la francisque de triste mémoire ainsi que le slogan "Pétain au pouvoir !".

Lucien Pemjean, rédacteur de ce



Le Professeur Jèze, conseiller du Négus n'a pu faire son cours à la Faculté de droit. Il sort sous la protection de la police. Les étudiants, admirateurs de Mussolini, décrètent la grève le 16 janvier et demandent son renvoi.

mensuel est également directeur de l'agence *Prima* dont le patron est Paul Ferdonnet, le futur traître de Stuttgart, homme d'Hitler. Souvenons-nous de l'affaire de la *Cagoule*, dévoilée sous le premier ministère du Front Populaire, où des dépôts d'armes allemandes et italiennes destinées aux *Croix de feu* pour abattre la République, sont découvertes par la police (20) et où un complot chargé de susciter des troubles dans les usines d'armement est révélé. L'enquête découvre bientôt la complicité de politiciens, d'officiers, et même de généraux; "Derrière la Cagoule, il y a Pétain", déclare Max Dormoy, ministre

de l'intérieur.

Pétain, qui considère que "le peuple français est devenu un peuple de jouisseurs alcooliques", se rapproche de Laval, de Brinon, Doriot, Maurras, Bonnin, Bonnard et autres adversaires de la République.

Fernand Gregh, invité à présider la distribution des prix du lycée Condorcet en juillet 1939 tient aux élèves un discours où il fustige la violence et la barbarie. Il est surpris de constater : "Tous ces jeunes gens, comme leurs parents, comme les trois quarts de la salle et comme un quart de la France, lisaient l'*Action Française*. Maurras, pour dégoûter les Français de la République les avait dégoûté de la France. (...) C'est tout juste s'ils n'avaient pas ricagné. Leurs cœurs étaient avec Mussolini, longtemps admiré par toute une fraction de l'élite, et certains même déjà, *in petto*, avec Hitler. L'excellent romancier Louis Bertrand n'était-il pas entré un jour à l'Académie en clamant "Heil Hitler" ? Voilà dans quel esprit une grande partie du pays aborda la guerre" (21).

Cette campagne de démobilisation portera ses fruits par la victoire de l'Allemagne nazie. Il est regrettable de la voir bien souvent confondue avec les mou-

vements pacifistes qui ont lutté et lutteront toujours pour la sauvegarde de la démocratie.

La déclaration de guerre

La mainmise de l'Allemagne hitlérienne sur la Tchécoslovaquie et l'occupation militaire de ce pays par les armées germaniques n'ont pas précisément renforcé la position des pacifistes. On pense pourtant encore en France à sauver la paix par des négociations loyales en vue d'élaborer un règlement équitable des difficultés : "La paix avant la guerre plutôt qu'après la guerre" avait dit Roosevelt.

Devant la menace de la guerre, les Français, qui s'étaient dotés en 1936 d'un gouvernement de Front populaire, sont persuadés que la puissante Union

(19) Raymond Manevy, *La Presse de la Troisième République*. Foret 1955.

(20) On a avancé l'hypothèse que ces armes étaient destinées aux parachutistes allemands en cas de conflit.

(21) *L'Age de fer 1925-1955* Grasset 1956, p135.

Titre de Paris-soir au lendemain de Munich.

LE TEMPS DE S'AMUSER

Paris-soir
Dimanche

SABEDI 1^{er} OCTOBRE 1938 6^e EDITION

C'est à 1 heure 35 ce matin que l'ACCORD des QUATRE a été signé à Munich

LA PAIX !

Demain, 1^{er} OCTOBRE commencera l'évacuation des régions sultées

soviétique sera toujours à leurs côtés pour sauvegarder la paix. Maurice Thorez, au nom du parti communiste, avait déclaré : "Il faut s'entendre avec quiconque veut la paix, avec quiconque offre une chance, si minime soit-elle, de sauvegarder la paix". S'étant élevé contre le "Diktat de Munich" il assure que l'Union Soviétique sera toujours aux côtés des démocraties et qu'elle respectera toujours sa parole. (22)

De fait, le 24 juillet 1939, un pacte d'assistance est signé entre l'URSS, la France et la Grande-Bretagne, pacte qui n'entrera pas en vigueur, car les négociations sur une convention militaire échouent.

Or, pendant ce temps, Staline établit des contacts avec Berlin. Le 3 mai, Litvinov, jugé trop favorable aux occidentaux (23), est remplacé, aux Affaires Étrangères par Molotov; les entretiens avec Berlin s'accroissent et, brutalement, à la surprise générale, Molotov et Ribbentrop signent un pacte de non-agression germano-soviétique le 23 août.

C'est la stupeur, "C'est vraiment un événement extraordinaire, presque incroyable, et sous le coup duquel on reste d'ailleurs étourdi" (24). La guerre est maintenant inévitable. A l'aube du 1er septembre, l'Allemagne attaque la Pologne sans déclaration de guerre. La Grande-Bretagne et la France exigent que les troupes allemandes se retirent sur-le-champ.

Le 3 septembre 1939, débute la deuxième guerre mondiale.

Louis VERGNE

(22) Maurice Thorez, *Notre lutte pour la paix*, Ed. Sociales 1938.

(23) Litvinov, de confession juive, était marié à une anglaise.

(24) Léon Blum, *L'Histoire jugera*, Ed. Diderot 1945.



Les Parisiens lisent les affiches de mobilisation.

COURRIER DES LECTEURS

Nous avons évoqué dans notre dernier numéro le *Cabinet du sieur Curtius* (Juillet 1789 p 10). Un de nos lecteurs nous apporte les précisions suivantes :

Le Musée de Curtius, musée de figures de cires, avait été créé par l'Allemand Curtius (de son vrai nom Curtz ou Creutz) sous la galerie de Montpensier, près du café Corazza où de nombreux membres de la Commune et de la Convention tenaient réunion. Un second établissement fut ouvert sur le boulevard du temple. On y entrait pour deux sous. On y voyait de tout, des reconstitutions de personnages de tous les temps et des personnalités récentes ou contemporaines les plus célèbres : empereurs chinois, sultanes favorites du grand Turc, Voltaire,

Rousseau, des acteurs, comme Volange qui avait popularisé le type de Janot, l'avocat Linguet, l'empoisonneur Desrues...

Jusqu'en 1789, on y montra le *Grand Couvert de France* où toute la famille royale était assise autour d'une table. Puis Curtius remplaça les figures de princes par celles des hommes du jour : La Fayette, Bailly, Mirabeau, Marat, Le Pelletier de Saint-Fargeau. Il connut alors une popularité sans précédent.

Transféré plus tard sur les boulevards, le musée ferma ses portes vers 1845; une partie des collections avait été déjà vendue après la Révolution et forma, à Londres, l'élément principal du célèbre musée de Mme Tussaud.



(d'après une gravure ancienne)

LA VIERGE ROUGE A LILLE



Louise Michel.

Notre ami Pierre Descamps nous communique les comptes rendus de presse qu'il a "dénichés" lors d'une des nombreuses recherches qu'il effectue dans les Archives de la région du Nord. Il s'agit d'articles de talentueux journalistes décrivant, chacun à sa manière, la visite que Louise Michel rendit à Lille en octobre 1882. Deux journaux sont pris en exemple, un réactionnaire, "L'Echo du Nord", l'autre socialiste, "Le Forçat".

L'ange de la dynamite

L'Echo du Nord du mardi 30 octobre 1882 relate ainsi la tournée de la Vierge Rouge dans la capitale des Flandres :

"Dès avant midi, une foule considérable se pressait sur la place de la gare et à l'entrée de la rue de Tournai pour assister à l'arrivée de Louise Michel. A midi 20, il y avait plus de mille personnes.

"Les dispositions de cette foule, autant que nous avons pu en juger par quelques bribes de conversation, étaient loin d'être favorables à l'ange de la dynamite.

"L'accès du hall de la gare avait été interdit d'une manière très rigoureuse, et ce n'est qu'après avoir frappé à bien des portes que la presse a pu pénétrer sur les quais.

"Le train de Paris n'est arrivé qu'à midi 45, soit avec 25 minutes de retard, de telle sorte que la foule n'a fait que s'accroître jusqu'au dernier moment.

"Mais la plus grande partie des curieux ont été désappointés. A l'arrivée du train, Louise Michel a été conduite par des employés du chemin de fer vers

la sortie des messageries; une voiture l'attendait là, elle y est montée aussitôt avec deux rédacteurs du Forçat.

"Cependant les voyageurs qui étaient descendus avec elle, et une partie des curieux qui avaient pu forcer la consigne l'ont suivie et l'ont accueillie par de formidables huées.

"Arrivée devant l'octroi, la voiture a été arrêtée par un employé, ce qui a permis à la foule qui accourait de toutes parts de contempler un instant Louise Michel.

"La voiture débouche dans la rue de Tournai; là, un flot de curieux arrive de la place de la Gare et pousse des cris qui se mêlent à ceux des premiers arrivants. Maintenant ce sont les cris de *Ahu! Ahu! A bas la pétroleuse!* qui dominant. *C'est une Prussienne!*, s'écrie un monsieur et le monsieur est applaudi.

"La voiture s'échappe, file par les rues de Boufflers et de Fives, où une foule compacte venue de la gare poursuit encore Louise Michel de vigoureuses huées. Vingt minutes après la voiture était rue des Bouchers, à la rédaction du Forçat, mais elle avait déposé en route Louise Michel chez l'admirateur qui l'attendait à déjeuner.

"On dit aussi que la grande citoyenne s'est rendue dans un restaurant avec un de ses gardes du corps. Louise Michel était vêtue de vêtements noirs et enveloppée dans un magnifique manteau doublé de fourrures".

"Esprit-Saint, descendez sur nous!"

Louise Michel devait parler à l'Hippodrome.

"A deux heures et demie, poursuit le rédacteur de l'Echo du Nord, au moment où nous arrivons, une foule nombreuse se presse devant l'édifice. Des *compagnons*, portant à la boutonnière une rose aussi rouge qu'artificielle vendent des billets d'entrée.

"La salle est déjà respectablement

garnie, toute une travée est remplie par les étudiants des Facultés de l'Etat. Ceux-ci, pour charmer l'attente, chantent, des pas redoublés alternant avec le cantique : *Esprit-Saint, descendez sur nous*.

Peu à peu, la vaste enceinte se remplit. Tout Lille semble s'être donné rendez-vous à l'Hippodrome. Malgré le danger d'une bousculade, beaucoup de dames sont venues. Chaque fois que l'une d'entre elles arrive une salve d'applaudissements se fait entendre. La gaieté est contagieuse, les stalles, les premières et deuxième galeries sont en liesse; on chante *La mère Michel qui a perdu son chat*. Bientôt les étudiants sortent de leurs pardessus de petits moutons à musique et exécutent les mélodies les plus fantaisistes. Au paradis, où les anarchistes sont bien une certaine, on contemple le spectacle offert par les stalles avec quelque ahurissement, mais on rit, la dynamite est désarmée.

"On distribue gratuitement là-haut *L'Esprit-Saint*, *Le Réveil social*, etc... On fait des boulettes et des flèches qu'on lance sur le public du parterre. Des garçons parcourent la salle en vendant des chopes. Et à chaque entrée, une nouvelle ovation. Un mathématicien qui donne des leçons en plein vent sur la voie publique depuis quelque temps, est reconnu et acclamé. Et les chants et les rires continuent. On voit rire même de sombres anarchistes.

"Cependant trois heures sonnent et pas de Louise Michel; on commence à s'impatienter. *Viendra! Viendra pas!* crie-t-on sur tous les bancs."

La première grève de femmes dans le Nord

"A trois heures dix, un *Ah!* prolongé se fait entendre; un flot de citoyennes jeunes, mûres ou vieilles, quelques unes portant des enfants sur les bras, font irruption dans la tribune d'honneur,

La vie de Louise Michel. Imagerie destinée aux enfants.



I. — Louise Michel, née au Château de Vrancoart (Havré-Picardie) partage, enfant, les jeux des petits compagnons. Mais elle protègeait contre eux-ci les animaux sans défense.

II. — Plus tard, à Paris, elle fut institutrice aux Batignolles. Vivant en milieu des enfants du peuple, elle connut les souffrances des destitués et devint révolutionnaire.

III. — Après la chute du second Empire, Louise Michel se fit militante pendant le siège de Paris par les armées allemandes.

placée au-dessus de l'entrée des écuries. Ce sont les grévistes au profit desquelles a lieu la conférence.

"Elles sont très proprement et même très gentiment mises, quelques unes en chapeau, toutes un joli ruban au corsage, sans compter la cocarde rouge à la boutonnière. Elles paraissent très gaies et très disposées à s'amuser. Elles ne paraissent guère émues des manifestations peu sympathiques que produit leur entrée dans la tribune d'honneur.

"Un commissaire outré vient faire un discours aux étudiants. Il se retire devant les huées. Ses camarades furieux crient qu'il n'y a là qu'une *tapée de calottins*. On rit car cette tapée de calottins se compose de près de 7.000 personnes, alors que les anarchistes font le reste de la salle, deux ou trois cents individus.

"On fume partout et bientôt une épaisse fumée remplit la salle. Mais ça manque de Louise Michel, on la réclame sur l'air des lampions; de temps en temps, on s'interrompt pour crier : *A bas Jonquez! Vive le pétrole! Vive la dynamite!*"

La vierge rouge et l'ombre de l'incorruptible

Enfin, à 3 heures 40, un mouvement se produit dans le fond de la salle : Louise Michel vient d'arriver. Avant qu'elle soit à la tribune, un tapage formidable se produit. Les commissaires veulent s'interposer, ils traitent les manifestants de lâches, on les rosse, les cris reprennent de plus belle.

A 3 heures 50, un silence relatif s'établit. Louise Michel vient prendre place à la tribune, accompagnée de quelques citoyens. Mais à peine y est-elle installée qu'une immense clameur s'élève. Toutes les mains s'agitent pour dissiper la fumée; certains ouvrent des parapluies pour se garer des "bombes", disent-ils.

Un compagnon délégué tente en vain de rétablir le calme; une compagne crie : *"tas d'imbéciles"*, on la siffle.

Dans un moment d'apaisement, on entend enfin Louise Michel. Mais, précise le journaliste : "Nous devons faire ici un compte-rendu bien haché, car en somme le discours de la conférencière ne nous est venu que par lambeaux aussitôt coupés par le chœur bruyant des stalles et des galeries".

De l'allocution qu'elle prononce, on saisit quelques phrases : "En dépit de toutes vos obstructions, la victoire est à la Révolution... On veut continuer l'Empire, car la République c'est un Empire bâtard... C'est la bourgeoisie pourrie qui m'empêche de parler... Nos pères de 1793 réprouveraient la conduite que l'on tient dans cette salle..."

Le tumulte est à son comble. La claque hurle : *Ahu! Ahu!* braille *La mère Michel*...

"Le président agite sa sonnette d'un air tragique; Louise Michel boit un verre d'eau sucrée. Le soleil perce à travers les fenêtres et vient jeter quelques



L'Echo du Nord. (Photographié ici pendant la guerre de 1914-1918. Le journal imprimé alors le "Liller Kriegszeitung").

rayons dans la salle. Il éclaire une scène qui ne manque pas d'une sombre originalité; la piste noire de monde, semble se continuer jusqu'à la conférencière : tout cela est agité, bruyant. Personne n'est assis, et du sol aux galeries, ce sont des clameurs immenses qui couvrent les maigres applaudissements des grévistes".

Il est 4 heures 40. Dans une accalmie, Louise Michel lance : "Vous voulez des esclaves inconscients... Le gouvernement profite du pouvoir qu'il détient pour commettre tous les crimes... Nous nous défendons pour ne pas mourir de misère. Nous n'avons pas seulement un oreiller pour poser notre tête..." Louise Michel parle encore d'opportunisme, de grève, d'exploitation de l'ouvrier.

Un monsieur qui boit une chope tend son bras vers l'oratrice : *A ta santé Loulou !*; une voix clame *Plus haut, mon petit chou !*. La salle se tord.

"Un socialiste vient parler à l'oreille de la grande Citoyenne. Le chœur des opposants scande *L'embrassera ! l'embrassera pas !*

Louise Michel répond : "Une poignée de misérables m'empêche de remplir ma mission... Il faut que les travailleurs secouent leur joug. Il n'y a qu'un moyen d'y parvenir : les grèves".

Elle est violemment interrompue par les vociférations d'une foule surexcitée.

"La grande peur des bien-pensants"

Au même instant une députation de grévistes vient lui offrir un bouquet. La compagne qui porte les fleurs les agite d'un air de défi.

La claque se déchaîne : *Le voilà, Nicolas ! Ah! Ah! Ah!* Aussitôt les grévistes entonnent *Le chant du Départ*. Le public crie d'abord : *Mourir pour la Patrie ! mais Louise Michel vous défend d'avoir une patrie !*, puis il

reprend à son tour le chant patriotique.

"A partir de ce moment, il devient presque impossible de se rendre compte de ce qui se passe; dans tous les points de la salle, les exclamations se croisent. Un groupe d'anarchistes, composé surtout des commissaires de la réunion, a envahi la piste et va droit à un groupe qui a énergiquement protesté. Une mêlée se produit.

"On frappe les uns, on renverse les autres. Les cannes et les parapluies se mettent de la partie. Les femmes poussent des cris d'effroi. On ne saurait dire comment cela aurait fini si les portes n'avaient été ouvertes et si la foule n'avait pu s'écouler après que M. Jagot, commissaire de police, eût fait lever la séance.

"Dans la rue, après la sortie, une foule compacte se presse, incessamment accrue par les gens qui sortent de l'Hippodrome. La police fait son devoir avec beaucoup de zèle. Pendant ce temps Louise Michel sort par une porte de derrière et va attendre chez un anarchiste fidèle l'heure de l'express de Paris".

"Telle est la photographie aussi exacte que possible de cette mémorable journée, conclut le rédacteur de *L'Echo du Nord*. Qu'il nous soit permis de regretter que l'on n'ait pas laissé parler la Citoyenne Louise Michel. Une fois la première manifestation faite, une fois qu'on a eu bien témoigné à la conférencière combien peu ses théories sont goûtées à Lille, il eût été sage de l'écouter, quitte à témoigner de temps en temps sa désapprobation. Ce manque de sang-froid ne saurait être trop regretté".

La cause commune des femmes avec le grand parti des opprimés

Il semble intéressant de rapprocher ce récit du compte-rendu effectué par le journal *Le Forçat*, organe de la Fédération Socialiste de la Région du Nord, dans son numéro du dimanche 5 novembre 1882.

"Toutes les haines bourgeoises semblent se concentrer sur la personne de Louise Michel. La bourgeoisie a sans doute conscience que la femme va lui échapper et qu'elle s'apprête à faire cause commune avec le grand parti des opprimés. Aussi tourne-t-elle toute sa fureur contre la grande révoltée.

"Deux de nos amis étaient allés pour recevoir la citoyenne à l'arrivée du train, mais, voyant les abords de la gare envahis par une foule nombreuse et très houleuse, ils durent se mettre en rapport avec monsieur le chef de gare pour prendre les mesures de précaution nécessaires pour éviter tout désordre.

"Le chef de gare se mit gracieusement à leur disposition et fit couper en deux le train arrivant de Roubaix, pour permettre à Louise Michel et à nos amis de sortir par la cour des Messageries, rue de Tournai. Que monsieur le chef de gare nous permette de lui adresser ici nos remerciements. Mais un homme que nous n'avons pas à féliciter c'est l'employé de service à l'octroi qui vint

d'un air moitié idiot, moitié goguenard, arrêter la voiture. Cet homme eût pu être cause d'accidents que nos amis avaient cherché à éviter. Là, une bande de gamins et d'étudiants des Facultés catholiques et de l'Etat assaillit nos amis en les menaçant de leurs cannes et en poussant des hurlements de bêtes sauvages. Mais, ils durent se ranger devant la voiture qui partit par la rue de Boufflers et la rue de Fives pour arriver quelques minutes après à l'hôtel du Cygne."

"La sainte alliance du capital"

"La fureur bourgeoise devait atteindre le paroxysme de la rage dans l'après-midi à l'Hippodrome. Toute la bourgeoisie était sur pied. Les cléricaux, les républicains, les radicaux, etc..., formaient une sainte alliance pour défendre le capital, moyen de leur domination, et empêcher la parole émancipatrice d'arriver aux oreilles de leurs esclaves. On eût dit qu'ils sentaient déjà l'or se fondre dans leurs poches. Nous allons cependant rapporter les quelques paroles que la citoyenne Louise Michel, grâce à un courage peu commun a pu prononcer.

"Son apparition à la tribune produit une recrudescence de hurlements bourgeois, mêlés de bravos et de cris : *Vive la Révolution sociale !, Mort aux voleurs !*, qui partent de tous côtés des galeries supérieures. Puis, après un calme relatif, la citoyenne commence en ces termes :

"Je salue, dit-elle, la première grève de femmes dans le Nord. Les femmes se révoltent contre la tyrannie du capital, c'est d'un bon augure pour la révolution sociale". Ces premiers mots causent un tumulte qui empêche l'orateur de continuer.

"Louise Michel, sans se troubler, exhorte les ouvriers à s'abstenir de tout bravo et à faire silence. Les bourgeois sont dans leur rôle en faisant du bruit, ils veulent étouffer la discussion, car ils se sentent incapables de répondre, puis s'adressant ironiquement à eux : "Vous êtes venus pour vous amuser, mais

Caricature versaillaise de la "Vierge rouge".



vous avez payé. Permettez-moi de vous féliciter pour le concours financier que vous apportez à la grève". Puis continuant :

"La révolution sociale, c'est la solution de la question sociale. La question sociale se pose en ces termes : tout pour les uns, rien pour les autres; c'est la société se partageant en deux classes, l'une, la classe ouvrière étioyée par la misère, accablée par les longues heures de travail, mourant de faim; l'autre, la classe bourgeoise, vivant dans l'abondance et l'oisiveté et finissant par crever d'indigestion et de débauche. La solution de la question sociale s'impose. La femme ne pouvant plus vivre de son travail, ne veut plus qu'on la vende, elle a honte des turpitudes de l'ordre bourgeois.

Des cris d'épileptiques n'arrêteront pas la Révolution sociale

"Ici les bourgeois redoublent leur boucan et s'attirent cette verte réponse : "Vos pères de 93 écoutaient et discutaient; la tribune était libre pour eux et chacun avait le droit de dire sa pensée, mais vous, vous devenez lâches et imbéciles, vous remplacez les raisons par des hurlements. Mais vous avez beau faire, je vous laisserai, je laisserai ceux qui sont payés pour faire du bruit. Vos rires et vos cris d'épileptiques m'inspirent plus de pitié que de colère. Votre grand maître Gambetta nous a traités de gueulards et d'esclaves ivres, le peuple peut juger de quel côté sont les gueulards".

"Le bruit devient tellement fort que la conférencière est obligée de s'arrêter et de s'asseoir.

"Puis elle essaie de tenir tête et continue : "La solution de la question sociale n'est pas dans une révolution d'ordre politique; les hommes peuvent changer au pouvoir, mais sans aucun profit. La solution de la question est tout entière dans un changement du système social, dans une transformation du système propriétaire".

"Le tumulte couvre de nouveau la voix de l'orateur.

"A ce moment, une jeune ouvrière vient présenter un bouquet au nom de ses compagnes rangées à gauche et à droite de la tribune et crie d'un air de défi : *Vive la Révolution sociale !* Louise Michel l'embrasse et la remercie pour ses compagnes.

Les gardes-chiourme des bagnes patronaux

"Ce bouquet a le don de faire sortir les bourgeois hors de leurs gonds. Ils lèvent leurs cannes, leurs parapluies. Les commissaires veulent rétablir l'ordre mais sans y parvenir. Les bourgeois, dans leur fureur aveugle en arrivent à se battre entre eux. Pendant ce temps-là, les galeries supérieures occupées par les ouvriers restaient absolument calmes.

La mêlée devenant générale dans les

Clémence Louise MICHEL est née à Vroncourt-la-Côte (Haute-Marne) en 1830, fille naturelle d'un châtelain et d'une servante.

Institutrice à Batignolles en 1870, affiliée à l'Internationale, elle s'occupa, à la fin de l'Empire, des questions sociales. Elle se jeta dans le mouvement communaliste, et combattit dans les rangs des Communards. Arrêtée après la sanglante répression de la Commune, elle fut déportée à la Nouvelle-Calédonie en 1871. Amnistiée en 1880, elle retourna à Paris, reprit sa propagande révolutionnaire, fit des conférences anarchiques et pratiqua l'action directe, ce qui lui valut une condamnation à 6 ans de réclusion en juin 1883. Graciée en 1886, elle ne sortit de prison que devant la menace d'en être expulsée.

Peu après, elle subit une nouvelle condamnation à 4 mois de prison pour un violent discours dans un meeting. Toujours exaltée, mais toujours prête à se dépouiller pour venir en aide à ceux qui souffrent, elle séjourna, alternativement, en France et en Angleterre. Elle mourut à Marseille en 1905.

On lui doit différents écrits et des romans, dont :

- *Le livre du Jour de l'An*, 1872.
- *La Misère*, 1881.
- *Les Méprisées*, 1882.
- *La vie du Peuple*, 1889.
- *Légendes et chants de guerre Carnac*.
- *Les microbes humains*, 1886.
- *Mémoires*, 1886.
- *Les crimes de l'époque*, 1888.
- *Les Claque-dents*, 1890.
- *La Commune*, 1898.

stalles et dans la piste, le Commissaire, d'accord avec le bureau, leva la séance.

"Nos amis firent remarquer à la conférencière que cette fin malheureuse était le résultat d'une cabale organisée par les hommes du *Progrès du Nord* et les étudiants de l'Etat auxquels se sont joints les étudiants catholiques et autres cléricaux.

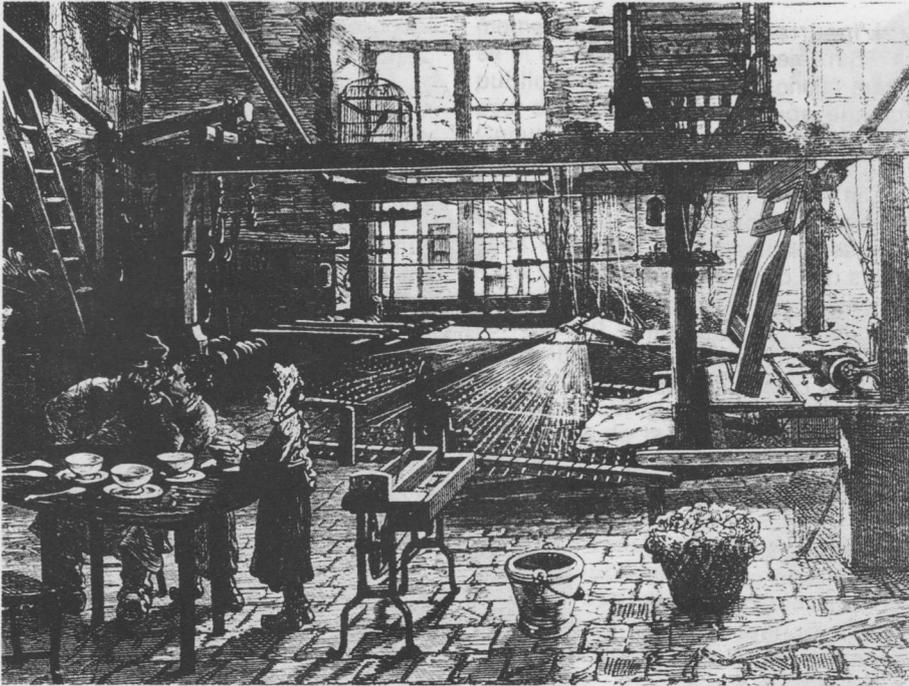
"Louise Michel fut reconduite par nos amis à l'hôtel du Cygne, puis elle se rendit au bureau du *Forçat*, où elle attendit l'heure de son départ. Arrivée à la gare, elle traversa au bras d'un de nos amis, la salle des Pas-Perdus, sans qu'aucune manifestation se produisit".

"Qu'avons-nous vu dimanche dernier à l'Hippodrome ? ajoute plus loin le journal.

"Tous les gardes-chiourme des bagnes cotonniers, parmi lesquels il faut citer le nommé Dumont, directeur-adjoint du bague Wallaert. Cette meute féroce aux gages des patrons, insultait les ouvriers qui réclamaient la liberté de parole.

"Faites tout ce que vous voudrez, Messieurs les Capitalistes, sans vous en douter vous provoquez à la révolution qui sera terrible pour vous".

Pierre DESCAMPS



Atelier de canuts.

LES CANUTS PENDANT LA RÉVOLUTION

L'insurrection des Canuts en 1831 a rendu célèbre les travailleurs lyonnais de la soie. Pourtant leurs luttes n'ont pas commencé à cette date. Sous la Révolution notamment, les Canuts ont fait entendre leur voix, preuve s'il en est que l'événement politique n'était pas exempt de préoccupations sociales !

La région du Lyonnais est en 1789 une riche région industrialisée et très peuplée (Lyon compte environ 150.000 habitants), l'industrie de la soie utilise 14.000 métiers à tisser et emploie près de 30.000 personnes. Mais tout le monde ne profite pas également de ce dynamisme. Dans le monde de la soierie, la hiérarchie sociale ne variera guère du Moyen âge à 1831. Au sommet, on trouve les négociants ou marchands-fabricants. Ces riches entrepreneurs dirigent la production de la Fabrique lyonnaise. Ils avancent le capital, choisissent la matière première puis la livrent au chef d'atelier. Une fois celle-ci préparée, ils la vendent avec de fructueux bénéfices. Cette oligarchie de négociants n'est guère réceptive aux idées nouvelles du 18ème siècle. Elle fusionne au contraire avec les nobles et s'intègre parfaitement dans les structures d'Ancien régime. Nobles et bourgeois ne s'affrontent guère dans ce

milieu mais craignent plutôt l'agitation parmi les Canuts.

Deux catégories inégales divisent le salariat de la soierie. Les chefs d'atelier ou maîtres-ouvriers en sont la frange supérieure. Ils possèdent des métiers à domicile. Ils travaillent et font travailler leur famille et des salariés. Les négociants leur paient le travail aux pièces. Ces sous-traitants ne sont pas des prolétaires mais restent des salariés. Tout au long du 18ème siècle, les maîtres-ouvriers cherchent à acquérir leur indépendance. Ils veulent se détacher économiquement des négociants en commercialisant leur production. Mais non seulement ils n'ont pas les moyens suffisants, mais le règlement tâillon des corporations leur interdit de s'émanciper malgré quelques

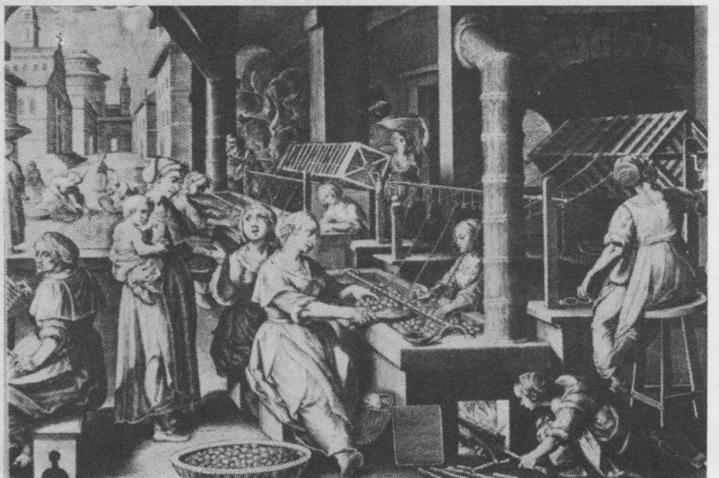
succès éphémères. Aussi les maîtres-ouvriers sont souvent en lutte aux côtés des compagnons. Ceux-ci forment la grande masse du salariat. Les compagnons sont des ouvriers embauchés et souvent nourris et logés par les maîtres-ouvriers. Ils sont eux aussi payés aux pièces. Leur salaire est souvent équivalent à la moitié du prix payé par le fabricant au chef d'atelier.

Il y a bien sûr d'autres différences et hiérarchies au sein de la soierie mais celles-ci sont les plus importantes.

Si l'insurrection de 1831 prend pour origine la pauvreté des Canuts, la situation est pire au 18ème siècle. Une misère noire, atroce frappe les tisserands. L'insalubrité des logements, la sous-alimentation sont le lot des Canuts. Dans un mémoire envoyé au roi en 1788, le Consulat de Lyon écrit : "La vie sédentaire de ces individus, la qualité et parfois l'insuffisance de leur nourriture, souvent l'excès de leur travail les réduisent à la complexion la plus faible, parce que les enfants de cette classe d'hommes nés de père débiles, viennent au monde la plupart malsains et rachitiques...". A la même époque un prêtre, l'abbé Bertholou, va encore plus loin et n'hésite pas à écrire : "Quelle vie que celle de l'ouvrier fabricant ! Toujours il devance le lever de l'aurore et prolonge ses travaux bien avant la nuit pour pouvoir, par la longueur du temps, compenser la modicité des salaires insuffisants... La plus modique subsistance les soutient et, l'on peut dire qu'ils mangent moins pour vivre que pour ne pas mourir".

Le développement des échanges internationaux, l'accroissement de la productivité rendent plus brutales encore les crises. Les sociétés de secours charitables ne suffisent pas à secourir les chômeurs. En 1750, ne compte-t-on pas 4 à 5000 pauvres à la rue ? Aussi il ne faut pas s'étonner que se produisent à Lyon de grandes insurrections motivées par la faim, notamment en 1744 et en 1786, mais ces explosions de colère ne doivent pas faire oublier la mobilisa-

L'industrie de la soie au 17e.



tion permanente des Canuts tout au long du 18^{ème} siècle : pétitions, arrêts de travail, manifestations. Une contestation larvée s'exprime aussi par la chanson, les écrits séditieux. Les chefs d'atelier détournent une partie de la matière première au détriment du fabricant (le piquage d'once qui consiste à incorporer un poids d'eau ou d'huile à la pièce tissée).

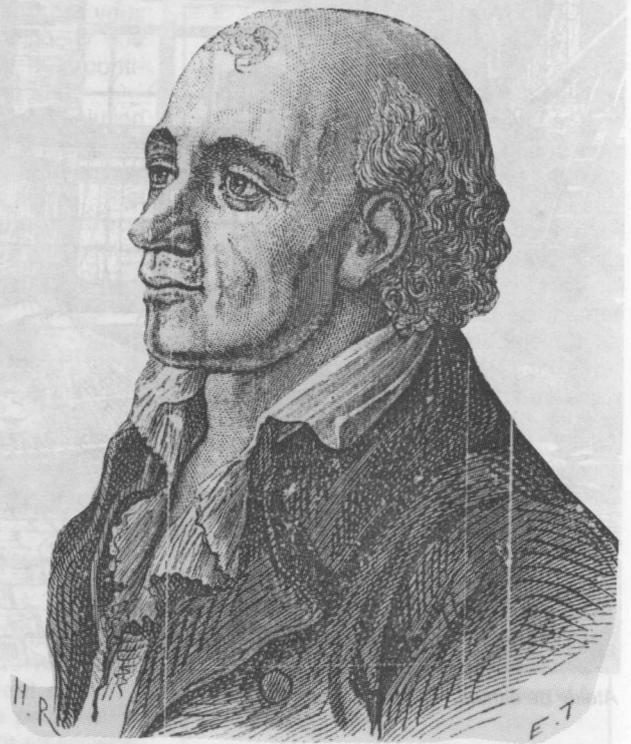
Le soulèvement de 1786 est d'une certaine façon le prélude lyonnais à la Révolution. Au début les maîtres-ouvriers protestent contre la cherté des denrées. Leur demande d'augmentation des salaires étant rejetée par les négociants, les Canuts organisent plusieurs manifestations en août 1786 et se réunissent en assemblées : c'est la grève. Le leader du mouvement est un maître-ouvrier, Denis Monnet, que l'on retrouvera en 1789. Dans un mémoire qu'il a probablement rédigé avec des chanoines, il écrivait : "La fabrique des étoffes de Lyon deviendrait un vice dans l'Etat qu'il faudrait extirper, s'il était impossible de la soutenir sans réduire à la plus affreuse misère les ouvriers qu'exige sa main d'oeuvre". Le mémoire s'étend longuement sur la misère des Canuts : "nos ateliers ne sont pas des forteresses qu'il soit difficile de réduire par la famine : tous les jours, il faut du travail". Devant l'hôtel du Prévôt des marchands, les Canuts se rassemblent au cri de *Point de navettes sans les deux sols* (1) puis ils dévastent le palais du prévôt et mettent en fuite la troupe. Lorsque les ouvriers chapeliers se joignent au mouvement, le Consulat accordera l'augmentation de deux sous. Par contre les ouvriers ne peuvent obtenir la fixation de la journée de travail à douze heures et un préavis pour les licenciements. Lorsque les autorités reprennent le contrôle de la ville, elles font pendre deux meneurs.

(1) La navette est l'instrument qui servait à porter et à faire courir les fils.

L'insurrection de 1786 n'a rien résolu. La crise économique s'accroît après le traité de commerce franco-anglais. Aussi la Révolution se déroule-t-elle dans des conditions très semblables à 1786. Alors que dans d'autres endroits en France, Noblesse et Tiers-Etat s'affrontent, à Lyon, leur ennemi commun, c'est le Canut, car le négociant s'inquiète des désordres.

Lors des Etats généraux, seuls les maîtres-ouvriers ont le droit de rédiger des cahiers de doléances. On retrouve Denis Monnet qui est électeur du Tiers en 1789. Il n'est pas étonnant que les cahiers reprennent pour grande part les revendications de 1786. On y condamne aussi le jeu de l'offre et de la demande. "Depuis cette loi, on a vu plusieurs négociants contraindre l'ouvrier à travailler à moitié prix et forcer des pères de famille à travailler, eux, leurs femmes, leurs enfants, dix-sept ou dix-huit heures par jour".

En 1789 les Canuts obtiennent un avantage réclamé depuis longtemps, le tarif qui assurait un salaire minimum (ce sera aussi une revendication en 1831). Mais la crise économique permet à des négociants et des maîtres peu scrupuleux de tourner la mesure. Malgré tout, l'ouverture politique créée par les Etats généraux provoque le désarroi des notables lyonnais et déchaîne l'enthousiasme des ouvriers lyonnais. Le 30 juin 1789 éclate une émeute. Il s'agissait d'abord de célébrer la victoire du Tiers. Les manifestants illuminent les fenêtres, jetant des pierres sur les façades des



Chalier (Joseph)

récalcitrants. Inquiète, la municipalité appelle les bourgeois de Lyon à s'armer de façon préventive. Début juillet, les barrières d'octroi sont incendiées par les manifestants anti-fiscaux. Lors de la répression, on pend un ouvrier et on en envoie un autre aux galères. Un contemporain décrit avec crainte "l'attitude menaçante, outrageuse même de la population des ateliers" révélant "plus de haine qu'on avait pu jusqu'alors en apercevoir dans la lutte de l'ouvrier et du négociant". C'est à cette époque qu'apparaît le qualificatif de *muscadin* pour désigner la jeunesse dorée de Lyon qui compose la milice bourgeoise. En juillet 1790 se produisent de nouvelles émeutes toujours dirigées contre les octrois. Les Canuts réclament aussi des armes. Le 26 juillet 1790, les régiments de Suisses sont attaqués par les Canuts du quartier Pierre-Scize. C'est au cours de cette émeute qu'apparaît pour la première fois le drapeau noir. Dessus est écrite la devise *Vaincre ou mourir*.

Une nouvelle répression très dure vient à bout de l'émeute, mais la tension demeure. La soierie étant une activité de luxe, l'émigration des nobles et l'abandon des habits de cour ruine cette industrie tandis que le début de la guerre, en 1792, met un terme aux échanges. L'activité se réduit au point de mettre les Canuts massivement au chômage. Fin 1792, la municipalité fait part de ses inquiétudes au ministre de l'Intérieur girondin : "La Fabrique presque anéantie, une multitude d'ouvriers sans travail, la cherté exorbitante des denrées de première nécessité, la difficulté des approvisionnements, surtout des grains, font craindre que la ville

Lyon sous la Révolution



ne se trouve, l'hiver prochain, exposée à d'affreuses calamités".

Cette inquiétude des autorités est surtout motivée par le fait que la protestation sociale est en train de rejoindre l'action révolutionnaire. Fait significatif : le commandement de la Garde nationale est attribué en 1792 à un Canut, Guillard, proposé par un club populaire de la Croix-Rousse. Dans le même temps, de nombreux clubs populaires se développent, chapeautant les sections de quartiers. A la différence de Paris où ce sont surtout les intellectuels et les professions libérales qui dominent dans les clubs, à Lyon le recrutement est vraiment populaire. On compte près de 3000 membres sur Lyon, celui de la rue Belle-Cordière en a 178. En cette année 1792, la nouvelle municipalité girondine ne peut nier le chômage et l'attribue à l'égoïsme des négociants, mais elle ne peut se résoudre à intervenir. Aussi le développement des sociétés populaires s'accompagne-t-il de la montée d'un parti de militants plus radicaux. Ils sont menés par Joseph Chaliier.

Celui-ci n'est pas un Canut. Bien au contraire, il vient du monde privilégié des négociants, mais il a renié son milieu, entraînant avec lui Bertrand, le fils de son ancien associé. La plupart des *Chaliiers* sont issus des classes moyennes comme le chirurgien Achard ou l'écrivain Hidins, seul Fernex est un Canut, mais ils se préoccupent de la question sociale. Leurs positions les rapprochent davantage des Enragés parisiens, Jacques Roux et Varlet, que des Jacobins. Dans une brochure intitulée "Projet de constitution" (1792), le théoricien des *Chaliiers*, Rousseau Hidins propose de réorganiser la Fabrique lyonnaise par des ateliers égauxitaires et la mise en régie de l'économie, mais cela reste peu précis. Un autre *Chalier*, le maître d'école Dodieu préside la section de la Juiverie, tonnait en assemblée contre les négociants. Il constate "la situation déplorable de la plus grande partie des ouvriers que l'incivisme dépourvoit de travail dans ces

moments de crise et de calamité publique". Mais pour défendre les Canuts, les propositions se concentrent sur la taxation des riches et le Maximum du prix des grains, ce qui correspond à la mentalité de consommateur des sans-culottes. L'idée de la taxation est populaire dans le peuple. C'est ainsi qu'il se constitue un club de femmes dont il est dit qu'elles sont "de la classe inférieure des ouvrières". Ces citoyennes de Lyon fixent un prix pour soixante articles de première nécessité (septembre 1792). Les *Chaliiers* sont au diapason de ces revendications. Dodieu propose en août 1792 la

réquisition des grains et farines accaparés tandis qu'Hidins prévoit dans ses brochures la nationalisation du commerce de base. Dans la nuit du 25 août 1792 se déroule une manifestation populaire menée par les *Chaliiers*. Dans une scène rappelant les carnivals, la foule simule une exécution d'accapareurs.

Bientôt, il paraît certain que les *Chaliiers* vont être élus à la tête de la municipalité. Inquiets, les négociants et les notables provoquent une réaction. Malgré leur républicanisme de façade, ces notables sont aussi en contact avec les agents royalistes. La définition politique



Enseigne de la salle de la section de la Croizette à Lyon.

de modéré n'a pas grand sens puisqu'il s'agit avant tout d'une réaction sociale. Le refus des *Chaliiers* déborde des milieux privilégiés et touche une frange populaire. Artisans et boutiquiers, qui fournissent ailleurs la base des sans-culottes, s'inquiètent à Lyon des attaques contre la richesse et du pillage des magasins. On craint que l'exode des riches n'aggrave encore la crise. La place prépondérante des Canuts au côté des *Chaliiers* mécontente parfois certains secteurs d'activité autres que la soierie. La propagande démagogique des notables peut facilement s'exprimer en raison de maladresses des *Chaliiers*.

Une assemblée populaire présidée par Chalier. Gravure caricaturale de Duplessis-Bertaux, réalisée en 1798.





Arrestation du patriote Chalier à Lyon le 31 mai 1793 par la Garde Nationale insurgée.

Ceux-ci centralisent l'action autour des clubs de sections, délaissant les sections elles-mêmes. Aussi, les notables reprennent souvent le contrôle des assemblées à l'exception des quartiers de Canuts. Le 16 janvier 1793, les ouvriers en soie blâment les marchands et réclament un tarif collectif des façons ainsi que le maximum du prix des grains. C'était là un soutien très clair à l'action des *Chaliers*. De leur côté leurs adversaires font saccager le club central où se réunissent Chalier et ses amis. Ces derniers parviennent malgré tout à s'emparer de la mairie. Le 8 mars 1793, Bertrand devient maire et Chalier son adjoint.

Aussitôt, ils adoptent plusieurs mesures : taxes sur les riches, perquisitions au domicile des accapareurs supposés, création d'un tribunal populaire. Bientôt ils projettent la création d'une armée révolutionnaire de sans-culottes pour servir de police du rava-

taillement. La peur sociale est telle que les notables passent à la rébellion ouverte. Leur démagogie rallie un large mouvement de mécontents qui s'arment contre les *Chaliers* rendus responsables de la crise économique ! Le 29 mai 1793, l'Hôtel de Ville est assiégé par un grand nombre de sections. Après une bataille très violente, le bâtiment est pris et la municipalité renversée. Joseph Chalier sera assassiné peu de temps après.

L'incapacité des *Chaliers* à dénouer la crise vient probablement de leur centralisme politique. Cela les coupa d'une partie de leur base populaire. On trouve un tiers d'artisans parmi les officiers des rebelles. Par contre les Canuts appuyaient les *Chaliers*. Lors du siège de l'Hôtel de Ville, les sections qui se sont soulevées en défense de la mairie recourent la géographie ouvrière; ce sont les quartiers sur les pentes de la Croix-Rousse, le quartier de Pierre-Scize sur les pentes de Fourvière, la vieille ville (Saint-Vincent, Port Saint-Paul) et enfin autour de l'Hôtel-Dieu. Il n'y a aucun doute : les Canuts se sont majoritairement mobilisés en faveur des *Chaliers* tandis que les marchands et rentiers soutenaient les rebelles. Les nuances sociales indiquées plus haut n'empêchent pas de parler d'une lutte sociale. Si le réveil des Canuts fut trop tardif, la faute en incombe aux *Chaliers* qui s'étaient coupés d'eux par

centralisme.

Parmi les rebelles, les agents royalistes prennent une part décisive dans la défense de la ville assiégée par les républicains. Après des combats sanglants une terreur impitoyable est organisée par les envoyés de la Convention, Fouché et Collot d'Herbois. Les *Chaliers* survivants et quelques meneurs Canuts se réorganisent autour de Bertrand et s'opposent aux terroristes parisiens à qui ils reprochent leur mentalité d'occupant et les excès sanginaires. Pourtant on fera des ouvriers lyonnais les responsables de la Terreur après la chute de Robespierre !

Certes, quelques maître-ouvriers ou compagnons avaient cru trouver en pleine misère des emplois sous la Terreur. Ceux-là travailleront à la destruction de maisons ordonnée par Fouché ou serviront de gardiens de prison, mais ce sont des rôles très secondaires. Pourtant, la Terreur blanche de 1795 se déchaînera contre eux. Une publication contre-révolutionnaire circule donnant les noms de 1500 partisans de 1793. Les ouvriers de la soie dominent évidemment dans cette liste. Des bagarres éclatent entre *muscadins* et *mathevons* (2); la violence se déchaîne. Le Canut Fernex est lynché par la foule, jeté dans le Rhône et achevé à coups de gaffe.

Pendant cette Terreur blanche, une cinquantaine de supposés révolutionnaires sont égorgés. Inquiètes, les autorités se décideront à juger les assassins regroupés sous l'appellation de "Compagnons de Jéhu". En amalgamant les Canuts avec la Terreur, les notables crurent éteindre tout esprit de révolte! chez les ouvriers. Le soulèvement de 1831 les détrompera

Yves BLAVIER

(2) - Selon une source admise, le terme viendrait du nom d'un ouvrier lyonnais introduit dans une réunion de royalistes pour les dénoncer ensuite; depuis, synonyme de terroriste.

A LIRE :

Rude F., *Les Canuts en 1789. Doléances des maîtres-ouvriers...* Lyon 1976.

Koï T., *Les chaliers et les sans-culottes lyonnais* Thèse - Université de Lyon I, 1975.

Godart T., *L'ouvrier en soie* Lyon - 1899.

Jacques J., *Luttes sociales et grèves sous l'ancien régime* - Paris 1948.

Garden M., *Lyon et les Lyonnais au XVIIIe siècle* - Paris 1975, réédité en poche chez Champs-Flammarion.



Tête de Chalier décapité. Dessin anonyme.

ESCLAVES ROMAINS ET THÉÂTRE FRANÇAIS

L'esclavage à Rome a peu préoccupé les historiens jusqu'à une époque récente. Pourquoi en aurait-il été autrement des écrivains ? L'esclave n'était-il pas un être vil, méprisé ? Plutarque ou Florus racontaient les révoltes serviles, mais l'admiration allait à Rome. Dans des sociétés fondées sur l'esclavage, l'exemple de Spartacus ne pouvait être mis en avant. Quant aux serfs, s'ils songeaient à se révolter, la connaissance historique était hors de leur portée.

La remise en cause de l'esclavage est due aux philosophes français du XVIII^{ème} siècle. Montesquieu dans *l'Esprit des Lois*, Voltaire dans *Candide*, Raynal, Diderot, Sébastien Mercier dénoncent l'esclavage contemporain. Comme l'histoire romaine constitue encore une référence fondamentale, un de leurs émules, Bernard Joseph Saurin, écrit une pièce : *Spartacus*. Voltaire a déclaré, d'après Quinet : "Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de Spartacus est la plus juste, et peut-être la seule juste". Voici le chef des esclaves révoltés promu au rôle d'incarnation de la justice.

La Révolution n'en fait pas un héros. Peu d'hommes politiques veulent aller au fond des choses, et Enragés comme Babouvistes sont préoccupés de problèmes concrets. Cependant, l'ombre de Spartacus plane. Ainsi, évoquant les Camisards, Camille Desmoulins parle de "Cavalier, ce garçon boulanger, le Spartacus des Cévennes". "Le Spartacus noir, prédit par Raynal, venait d'apparaître : Toussaint Louverture ..." écrit un auteur dans *La Révolte de Saint Domingue*. "Où est-il ce grand homme que la nature doit peut-être à l'honneur de l'espèce humaine ? Où est-il ce Spartacus nouveau qui ne trouvera point de Crassus ?" avait en effet écrit Diderot.

Ce sont aux esclaves contemporains auxquels s'intéressent les Romantiques, frappés par la révolte de Saint Domingue ou la traite des noirs (*Bug Jangal* de Victor Hugo, 1826; *Tamango* de Mérimée, 1829; *Atar Gull* d'Eugène



Spartacus

Sue, 1831; *Georges* d'Alexandre Dumas, 1843). Parallèlement réapparaît le personnage de Spartacus, dans la statuaire, puis au théâtre. Le Spartacus de Foyatier, dans son modèle en plâtre, est exposé au salon de 1827, avant d'être taillé dans le marbre, et comme sur son socle figure la date de 1830 (20 juillet), il bénéficie d'une vogue immense, car on veut voir en lui l'annonce prophétique de la Révolution de 1830.

Dès cette époque "le nom de Spartacus est resté le type, la personnification du bon droit persécuté et qui brise tout à coup ses entraves", nous dit le Grand Dictionnaire Larousse. Il semble donc y avoir un tournant. L'Esclave, et principalement Spartacus (puisque c'est lui dont la révolte est la mieux connue) devient celui qui veut abolir toute oppression, et sa chute devient une réflexion analo-

gique sur la défaite des républicains de 1848, ou encore sur la trahison de l'idéal par les alliés, ou sur l'impossibilité d'abolir l'oppression par la violence.

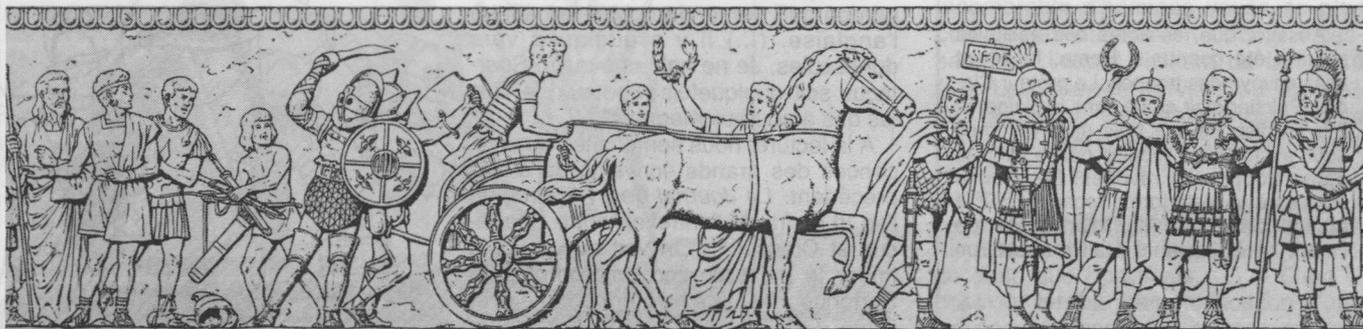
Un Italien, Vela, expose une statue de Spartacus à Londres en 1862, et Barrias envoie de Rome en 1871 un *Serment de Spartacus*, qui, au salon de 1872, obtiendra une médaille. Ce groupe de marbre, aujourd'hui dans le jardin des Tuileries, représente le vieux père expirant sur la croix, jure de le venger ... Tout cela avant que les socialistes révolutionnaires allemands se réclament de lui, et que les films le fassent connaître à tous.

B.J. Saurin et son Spartacus

Le Spartacus de Saurin, joué le 20 février 1760, a eu 9 représentations. Moins d'un an plus tard, le 13 avril 1761, son auteur était élu à l'Académie Française. Son père, le géomètre Joseph Saurin (1655-1737) avait déjà été élu membre de l'Académie des Sciences en 1707, et son oncle Elie Saurin (1639-1703), était ministre protestant et écrivain religieux. Ces liens familiaux et l'appartenance de l'auteur au parti philosophique ont sans doute aussi beaucoup aidé à cette élection.

Car la pièce a été fort contestée. Les critiques ou les correspondances (de Grimm ou de Diderot) en soulignent les défauts : style mauvais malgré quelques bons vers, situations invraisemblables, personnages qui ne le sont pas moins.

La critique de la pièce n'implique pas celle du personnage historique; Grimm écrit par exemple : "Spartacus leur chef (des esclaves) doit sans doute être placé au rang des héros" et après avoir rappelé ce qu'en disent les historiens latins : Spartacus "fit trembler la capitale du monde pendant trois ans de suite (...) Spartacus fut grand en tout (...) Son courage généreux le fit triompher du sort. Il fut l'âme de la conspiration (...)



La révolte de Spartacus

La révolte des gladiateurs

En l'année 74 avant Jésus-Christ, une terrible révolte d'esclaves éclata à Rome.

Rome achevait alors de conquérir tous les Etats du monde méditerranéen; et au fur et à mesure que ses conquêtes se multipliaient, l'esclavage se développait. Tout homme riche n'avait pas seulement à son service quelques serviteurs, mais d'immenses armées d'esclaves, qu'il employait aux besognes les plus diverses. Souvent même, il avait des esclaves qu'il faisait former comme gladiateurs, c'est-à-dire comme combattants pour les jeux du cirque. Ces hommes étaient les plus redoutables des esclaves.(...)

Ce furent des gladiateurs, ceux de Lentulus Batiatus, un fameux maître d'escrime de Capoue, en Campanie, qui donnèrent en 74 le signal de la révolte. Il y en avait là de tous les pays, mais surtout des Thraces et des Gaulois, réunis par la haine commune d'un maître sans bienveillance. (...)

C'est ainsi que, cruellement traités par leurs maîtres, les gladiateurs de Capoue se révoltèrent.

Ils avaient fait une brèche au mur de leur caserne. Ils étaient sortis au nombre de 73, s'étaient emparés, dans la rue où se trouvaient les charcutiers et les rôtisseurs, des broches, des coutelas, des couperets qu'ils avaient pu saisir, et avec ces armes rudimentaires ils avaient vaincu et désarmé les soldats ou les citoyens de Capoue qui étaient venus les attaquer. Des brigands, des pasteurs, des esclaves des champs, s'étaient joints à eux.

Dans ce premier et brutal mouvement de révolte et pour épouvanter les maîtres, ils avaient pillé les villages, dévasté les champs, enlevé les femmes et les enfants. Puis ils s'étaient cantonnés sur une hauteur du mont Vésuve, et menaçaient la plaine.

Spartacus

Ils avaient avec eux un homme résolu, un véritable chef.

Il s'appelait Spartacus. Il venait de Thrace. Vigoureux et intelligent, il s'était fait soldat. Il avait été pris dans une bataille, vendu à Rome, s'était évadé, s'était refait soldat, puis était retombé en esclavage : sa belle taille et sa force l'avaient désigné pour devenir gladiateur. (...)

Aussitôt que les actes des esclaves avaient été connus à Rome, le Sénat avait envoyé des troupes. Le préteur Clodius Pulcher était arrivé dans la plaine, et il avait disposé ses trois mille hommes pour assiéger et réduire par la faim la petite troupe des révoltés. Le chemin d'accès à la plate-forme rocheuse où ils étaient cantonnés était bien gardé; de l'autre côté, la pente était abrupte, un



Gladiateurs avant le combat (D'après les monuments de Pompéi)

Le caractère d'un homme qui avait tant de tête, tant de génie et tant de vertus, intrépide dans les dangers, fécond en ressources dans les disgrâces, sage et modéré dans la prospérité, grand capitaine, grand politique, a paru à M. Saurin propre à intéresser".

L'*Année Littéraire* s'indigne de voir Spartacus amoureux, même si cela rappelle Achille dans *l'Iphigénie* de Racine. Mais, précise Grimm, "cet amour est grand, froid, décent; il ne nuira en rien aux devoirs de fille et de Romaine". Autre invraisemblance : Emilie "fait retirer la garde : de quel droit ? Je n'en sais rien" et il insiste sur les "bavardages de part et d'autre qui ne finissent point" ; sur les puérilités, le tissu d'extravagances ... L'*Année Littéraire* s'étonne que Spartacus, au lieu d'aller combattre et de remplir les devoirs d'un général, demeure avec Emilie pour un long entretien, ou plutôt une dissertation glaciale ...

Ainsi l'invraisemblance, l'extravagance sont reprochées, mais aussi le non respect de la réalité historique. Grimm dans sa correspondance du 1er mars, commençait par retracer l'histoire et ajoutait : "M. Saurin n'a conservé que le caractère et la catastrophe du héros (...) tous les faits sont altérés", que c'est Crassus qui est bloqué alors que dans la réalité c'est lui qui impose le blocus; que Spartacus est devenu le fils d'un chef germain, etc... En fait, le seul chez qui nous découvrons des louanges, c'est Voltaire, qui écrit à Saurin le 7 mai 1760 : "J'aime beaucoup Spartacus, voilà mon homme; il aime la liberté, celui-là. Je ne trouve point du tout Crassus petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que Noricus tourne ses armes contre Spartacus pour se venger d'un affront : cela vaut mieux que la lâcheté de Maxime, qui accuse son ami Cinna parce qu'il est amoureux d'Emilie. Cet emportement de Spartacus, et le pardon qu'il demande noblement sont à l'anglaise. (...) Il y a quelques vers duriuscules. Je ne hais pas qu'un Spartacus soit quelquefois raboteux; je suis las des amoureux élégants".

A la lecture, nous sentons les réminiscences des grands écrivains du siècle précédent. Le *Journal des Théâtres* en l'an III écrira de l'entretien entre Spartacus et Crassus : "On voit qu'il a voulu imiter le bel entretien de Pompée de Sertorius ..." L'auteur "a prétendu élever l'âme. (...) Sa pièce est dans le genre

de Sertorius et de Nicomède" écrit *L'Observateur littéraire* en 1760. Créant cette Emilie, romaine et fille du consul Crassus, Saurin s'inspire du *Cid* de Corneille et nous y retrouvons parfois des répliques semblables :

"Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?"

"Je lui dois mon amour - je lui dois ma vengeance." (Acte II)

"Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chère;

"Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon père" (Acte IV)

Les héros sacrifient leur amour à leur devoir. Comment montrer mieux l'humanité dans les deux sens du mot, qu'en montrant Spartacus succombant à l'amour, mais épargnant la fille de son pire ennemi ?

B.J. Saurin explique dans sa préface : "Je voulais tracer le portrait d'un grand homme tel que j'en conçois l'idée, d'un grand homme qui joignît aux qualités brillantes des héros la justice et l'humanité d'un homme, en un mot, qui fût grand pour le bien des hommes et non pour leur malheur".

C'est dans ce dessein philosophique que Saurin construit son personnage. Il en fait le descendant de rois germains (invention fort contestée par les critiques), et l'exemple de toutes les vertus.

"Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal

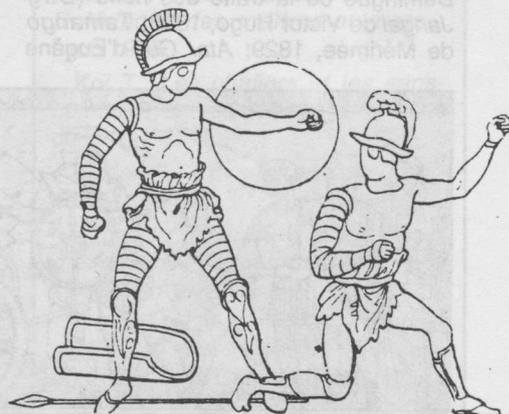
"Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire

"Fils d'un chef de Germains, né d'illustres ancêtres

"Et parmi ses aïeux comptant même des rois ..."

Noricus, son rival, avait dit de lui :

Combat de Thrace (bouclier rond) et de Samnite.



"Il n'a pour les vaincus que de l'humanité..."

Et Spartacus déclare :

"Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime

"Ne sait point égorgé des vaincus de sang froid"

Puis ce passage, inspiré de Voltaire et des philosophes :

"Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire

"A peine en est-il un qui soit, par sa bonté

"Digne d'être transmis à la postérité

.....
"Ils ont tous oublié que les hommes sont frères."

Enfin, Spartacus est né pour apprendre aux humains :

"Ce que peut un mortel en qui le ciel allie

"La force du courage à celle du génie."

"Le grand homme n'est pas l'homme exempt de faiblesse

"C'est celui qui la dompte"

A partir de formules cornéliennes, on sent "le souffle d'une révolution prochaine" (*Le Siècle* - 1847).

"Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux",

déclare Noricus; à quoi Spartacus riposte :

"Il faut pour être unis le ciment des vertus" (Acte II),

heurt préfigurant ceux de 1793, et lorsque Spartacus regrette les cruautés de la guerre :

"Et ce sont ces cruels ...

"Qu'il faut faire servir au bonheur des humains"

"Je n'aurai point ...

"Vaincu des tyrans pour me mettre en leur place."

"Et vous à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur

"Vengeance, liberté, remplissez tout mon coeur"

On peut s'étonner qu'en l'an III, aucun de ces vers ne soit cité par la critique qui s'attache plus à l'aspect théâtral qu'à l'aspect idéologique. Cependant trois thèmes affleurent.

Le premier, l'ascendance royale de Spartacus, "comme si un simple prisonnier de guerre, réduit à l'esclavage et brisant ses fers (...), n'était pas assez intéressant" écrit Grimm. Il est bien "plus beau de se créer un nom que de

porter (...) celui de ses aïeux" dit *L'Année Littéraire*. Quant à *L'Observateur Littéraire*, l'ascendance royale germanique débouche sur le sentiment national : "L'histoire nous laisse ignorer l'origine de ce fameux révolté (...), mais dans la nouvelle tragédie, on le fait sortir du rang des rois et naître parmi les Germains. Il n'en eût pas plus coûté, puisqu'on voulait en faire un héros, de placer le lieu de sa naissance dans quelque partie des Gaules, et surtout de ne point charger un Gaulois (Noricus, lieutenant de Spartacus et chef des Gaulois Insubriens) du rôle infâme de traître. Ce sont des petits égards qu'il convient d'avoir pour sa nation".

L'Année Littéraire montre ce qui est en cause au fond de cette bataille idéologique :

"Qu'est-ce qu'un homme qui veut faire le bonheur de l'univers ? Il n'y a qu'un fou à qui cette idée puisse venir; et l'on rit quand on lui voit emplir sa bouche de ces grands mots d'amour comme Spartacus (...) s'imagine que l'univers attend de lui donner son bonheur et sa liberté, ce n'est qu'une pure fanfaronnade, une imagination de Chevalier errant, en un mot un délire Encyclopédique".

Comme l'écrira le Grand Larousse, les esclaves ne sont guère visibles : "Nous ne voyons que le chef d'une armée victorieuse, l'amant aimé de la fille du consul (...); les tortures de l'esclavage (...) tout cela se cache dans l'avant-scène". Cependant l'oeuvre n'est pas sans lien avec les luttes du XVIIIe siècle. Condorcet, reçu à l'Académie Française, fait l'éloge de Saurin le 21 février 1782, dénonce l'esclavage des noirs : "Tout semble annoncer que la servitude des nègres, ce reste odieux de la politique barbare du XVIe siècle, cessera bientôt de déshonorer le nôtre", (...) "On admira dans Spartacus le caractère, neuf au théâtre, d'un héros généreux, armé pour venger l'univers opprimé par les Romains, et l'on applaudit avec transport à un grand nombre de vers qui, pour nous servir de l'expression de M. de Voltaire, étaient frappés sur l'enclume du grand Corneille".

La pièce de Saurin va être reprise pendant la Révolution, le 8 frimaire an III au Théâtre de l'Egalité. *Le Journal des Théâtres* dans ses numéros 7 et 8 du 19 frimaire (9 décembre 1794) et du



Combat de cavaliers.

23 frimaire (13 décembre) en rend compte. En fait le critique reproduit les reproches de Fréron trente ans plus tôt. Le plus étonnant, c'est l'absence d'allusion à des problèmes politiques ou sociaux (Nous sommes après la chute de Robespierre). "La tragédie du poète et le jeu du tragédien ont paru trouver beaucoup d'admirateurs". Et qu'en fut-il du thème de la lutte pour la liberté ?

Spartacus revient avec les premiers pas du socialisme. Le frère de Pierre Leroux, Achille, dans son roman *Le prolétaire* mentionne le chef des esclaves révoltés. Dans cette oeuvre publiée dans la *Revue indépendante* du 1er janvier 1842 un ouvrier raconte ses pensées, et Spartacus appelle à l'aide les "prolétaires de toutes les nations", formule reprise par Marx.

George Sand publie en 1843 *La Comtesse de Rudolstadt*. Elle est alors sous l'influence de Leroux et un personnage du roman explique : "Et je me suis dit : Je suis encore esclave, délivrons mes frères ... Et j'ai trouvé de nobles coeurs qui se sont associés à moi ... et mes amis m'appellent Spartacus - Je t'avais bien dit que tu ne ferais que détruire ! répondit le vieillard. Spartacus fut un esclave révolté. Mais n'importe encore une fois. Organise pour détruire. Qu'une société secrète se forme à ta voix pour détruire la forme actuelle de la grande iniquité" (Tome II, p.310).

Autre disciple de Leroux, Robert (du Var) parle longuement de Spartacus dans son *Histoire de la Classe ouvrière*. La préface dégage le sens des révoltes : "l'esclave réduit lui-même à l'état de machine, semble au premier aspect accepter le joug qui l'écrase; et cependant voyez; au milieu de cette classe innombrable d'hommes voués au plus complet abrutissement circule incessamment l'esprit vivifiant de la liberté (...). Les guerres serviles ou révoltes des esclaves, viennent témoigner que nul repos n'est possible là où la majorité n'existe que sous le bon plaisir du petit nombre".

Cinq chapitres sont consacrés aux révoltes dont trois à Spartacus. "Qu'est-ce donc que Spartacus (...) ? C'est la noble et terrible personification d'une vie nouvelle parmi les classes exclues



Le rētiaire et le mirmillon.

précipice. Le préteur croyait les tenir. Mais Spartacus fit couper les vignes au milieu desquelles il campait : les sarmets noués et entrelacés formèrent une échelle; un à un, tous descendirent, surpris à l'aube les Romains, et, dans leur panique, les anéantirent.

(...)

Nombreux furent alors, après cette première victoire, ceux qui vinrent rejoindre les révoltés. Ils étaient maintenant dix mille, qui, à l'appel de Spartacus, avaient rompu leurs chaînes, des hommes de toutes nations, des Gaulois, des Thraces, des Espagnols, des Numides. Des chefs nouveaux surgissaient, Crixus, OEnomaüs; des bataillons se formaient, toute une armée organisée. A travers la Campanie épouvantée, les esclaves se répandaient, incendiaient et tuaient. C'était la vengeance.

Vers la liberté

Dans une île d'Italie du sud appelée Thurium, où il avait amené ses troupes après les premières victoires, Spartacus s'efforça de créer une cité nouvelle, un Etat nouveau et pur, sans esclaves, uniquement formé d'hommes libres, tel qu'il le rêvait. Il apprit à ses compagnons de révolte à être, eux aussi, des soldats disciplinés, à trafiquer honnêtement avec les marchands qui venaient au camp, à mépriser l'or et l'argent.

L'hiver ainsi passa, mais Rome armait. Rome ne pouvait tolérer qu'en pleine Italie un nouvel Etat se formât, et que Spartacus appelât à la liberté l'immense foule des esclaves. Des troupes furent envoyées : les deux consuls, c'est-à-dire les deux chefs du gouvernement, eurent mission de battre les esclaves. Crixus le Gaulois fut battu et tué; mais Spartacus marcha vers le nord, à la rencontre des deux consuls et les vainquit. L'épouvante fut de nouveau dans Rome.

Spartacus marchait vers le nord : il entraînait ses compagnons vers les pays libres, comme il disait, hors de l'Italie, hors de ce foyer de honte et d'oppression, vers les pâturages de Thrace où, toujours, il rêvait de vivre libre, avec des hommes purs.

Mais, avant de quitter l'Italie, lui aussi, il voulut sa vengeance solennelle et terrible. Sur les bords du Pô, il dressa un bûcher énorme en l'honneur de Crixus, son camarade qui avait été tué dans la bataille, et là, tandis que l'armée des révoltés exultait, il força les citoyens romains, qu'il avait fait prisonniers, à donner des jeux à leur tour, à lutter entre eux à la manière des gladiateurs.

Mais le Pô avait débordé. Il fallait attendre pour le franchir. Pendant ces jours d'attente, un revirement se produisit parmi les révoltés. Ils étaient maintenant plus de cent mille, exaltés par leurs triomphes. Ils refusèrent de continuer le voyage vers la Thrace. Ils voulaient châtier Rome. Spartacus fut obligé de reprendre leur tête, vers la capitale.

Qui châtierait les esclaves rebelles ? Qui sauverait l'Etat ? Un homme s'offrit au peuple romain.



Combat de bêtes.

jusqu'alors de toute participation aux droits de cité; c'est la demande à main armée des esclaves à communier, eux aussi, (...) à la grande unité qui se prépare". Se servant de Florus, de Salluste, de Plutarque, d'Appien, l'auteur exalte Spartacus : "Coeur, intelligence, force corporelle, tout en lui était développé et annonçait le héros. Ce n'est plus seulement un révolté (...) il se sent appelé à être le libérateur des esclaves". Son "coeur et son intelligence visaient bien plus haut que le pillage et le meurtre. Malheureusement, il n'en était pas ainsi des hommes qu'il commandait : "La tentative de Spartacus à Thurium, pour fonder une véritable cité nous le montre sous un jour tout nouveau (...) guerrier et législateur", "il proscrivit l'or et l'argent dans son camp". Robert fait de Spartacus "le vengeur de tous les opprimés".

Bien sûr, il y eut le pillage et le meurtre. Cependant "leur colère, leur vengeance, leurs atrocités même peuvent répugner dès l'abord à l'humanité; mais vues à une certaine lumière, elles n'apparaissent plus que comme une solennelle expiation infligée aux castes antiques"; car "l'esclavage antique contenait en lui ces douloureuses conséquences" (Tome 1, pp 147 à 167).

La révolte de Spartacus est "l'une des plus remarquables manifestations des tendances toujours vivaces de l'humanité pour l'égalité", "il y a là un fait puissamment révolutionnaire". Le héros devient le précurseur de Jésus : "Spartacus est-il autre chose qu'un prophète, qu'un révélateur tombant tout à coup au milieu des classes servies ?". "Spartacus reparait dans Jésus, mais transformé et agrandi, et quoique l'un meure sur le champ de bataille et l'autre sur un

Lutte de gladiateurs.



gibet, ils n'en sont pas moins au fond le même homme, puisque tous deux succombent sur l'autel de l'égalité". "Spartacus prépare les voies de Jésus ? Oui, disons le hautement, le gladiateur est le précurseur du fils du charpentier; les oeuvres de ces deux grands prolétaires se touchent (...) et se complètent l'une l'autre" (Tome 1, PP. 147 à 221).

Enfin, en 1847, *l'Histoire de l'esclavage dans l'Antiquité* de Henri Wallon, ouvrage fondamental évoque la révolte de Spartacus en une dizaine de pages.

En même temps, Spartacus est évoqué en écho des insurrections coloniales passées ou à craindre pour l'avenir si l'on n'abolit pas l'esclavage.

Lamartine l'évoque dans un discours du 25 mai 1836 en faveur de l'abolition de l'esclavage : "Ne doit-il pas trembler qu'un Spartacus noir appelle ses frères à la liberté ?" et il devient une référence pour Toussaint Louverture dans la pièce écrite sous ce titre par le même Lamartine. (voir article de Y. Benolt : Lamartine et la nuit du Bois-Caïman dans *Europe* novembre-décembre 1988).

Et, brusquement, aux alentours de 1848, Spartacus revient sur scène.

Spartacus, tragédie en 5 actes d'Hippolyte Magen. Nous ne connaissons cette pièce, jouée au Théâtre de l'Odéon le 8 juin 1847, que par le résumé du Grand Dictionnaire Universel, et à lire celui-ci, nous n'avons pas eu envie de rechercher cette version rocambolique de l'histoire.

Spartacus veut détruire :

"Rome avec ses palais où le vice, abrité

"Se rit de l'innocence et de l'humanité"

Pouvons-nous voir en cette pièce une prémonition de la révolution qui va éclater à Paris moins d'un an plus tard ?

Ce ne sont plus les révoltes d'esclaves nègres, dans lesquelles le décor exotique jouait un rôle essentiel, qui servent d'exemples.

En 1850, Eugène Sue publie *Les Mystères du peuple* où il exalte les révoltes populaires, celles des esclaves gaulois contre les Romains, celles des Bagaudes. La revendication sociale s'y confond avec la revendication nationale. Eugène Sue proclame la nécessité de la révolte : "Il n'est pas une réforme sociale, politique, civile ou religieuse, que nos pères n'aient été forcés de

conquérir par l'insurrection". Nous retrouvons là les accents de Marat; le fil conducteur de cette "histoire de famille de prolétaires à travers les âges", c'est la lutte des races qui se transforme en lutte des classes, et débouche dans le roman et les commentaires de l'auteur sur la période contemporaine.

Alphonse Esquiros, dans son *Histoire des Martyrs de la liberté* (Paris - 1851), voit en Spartacus le symbole du prolétariat moderne (déjà en 1848 un journal avait choisi pour titre le nom du héros antique) : "L'imagination populaire se représente, je crois, ce premier acte de la vie de Spartacus autrement que ne nous le raconte Plutarque, déjà si porté aux inventions romanesques. Nous allons y ajouter ce que le sentiment révolutionnaire des masses cherche, en l'idéalisant, dans la personne de Spartacus : (...) Combattons pour nos droits et pour la liberté", et il ajoute : "Spartacus n'est pas mort. Il renaît, après le XIXe siècle non homme mais statue. Il sort de la révolution de 1830 encore toute bouillonnante; il jaillit, idée de marbre sur un piédestal de granit, au milieu du jardin des Tuileries (...) Sa main brandit le glaive; son pied foule un morceau de chaîne brisée (...) cet esclave menace l'esclavage moderne. Il veut briser la chaîne du besoin, qui retient aujourd'hui ses frères les travailleurs, dans la captivité non de l'homme, non de la terre, mais des instruments de travail (...) Spartacus aujourd'hui, c'est le peuple de Paris". Et en 1848, "Un seul personnage antique put mêler sa voix à la grande voix des événements, ce fut *Spartacus* (tragédie de "notre ami Hippolyte Magen" à l'Odéon, en note). Il y a des hommes dont la destinée est d'appartenir à la révolution éternelle".

Mais le contexte politique change. Après le coup d'état du 2 décembre, la démocratie et le mouvement ouvrier viennent de subir une défaite.

Les esclaves d'Edgard Quinet

Edgard Quinet (1803-1875), une grande personnalité intellectuelle du XIXe siècle : professeur, historien, homme politique, républicain, à la suite du coup d'Etat du 2 décembre 1851 doit s'exiler. La pièce est écrite à Bruxelles en 1853. En une longue préface, l'auteur précise ses conceptions : "Je choisis pour mon héros l'Esclave; c'est le seul que les poètes et les historiens aient oublié." ... "Aujourd'hui je rencontre le véritable exilé, Spartacus, l'Es-

clave, celui qui est à la fois enchaîné au rocher, et errant à travers la terre, en lui je retrouve la chute du Titan, la proscription éternelle du Maudit (...)" (L'auteur fait allusion à deux de ses oeuvres antérieures dont les héros étaient Prométhée et Ahasvérus).

"On a décrit souvent les maux extérieurs de l'esclavage. Mais la plaie que la servitude fait à l'âme de l'Esclave (...) voilà qui n'a jamais été peint".

Quinet cite Voltaire pour justifier la révolte des opprimés et médite sur la Révolte et la situation contemporaine : "On voit d'immenses forces déployées, tout leur cède; de grandes conquêtes sont accomplies; puis l'âme restant serve malgré l'affranchissement des bras, ces conquêtes s'évanouissent d'elles mêmes. (...) Les Barbares sont à nos portes". Peut-être se fût-on épargné cette épouvante en se demandant si ces barbares ne sont pas plutôt les esclaves (...) Le Barbare, c'est la Liberté; l'Esclave, l'Egalité. Dans le premier vit le patriotisme de race; dans le second, le cosmopolitisme (...) Le Barbare ignore la civilisation; l'Esclave est le débris d'une civilisation ruinée".

Enfin, nous y découvrons la conception du théâtre de Quinet : "mettre le spectateur de niveau avec les grandes destinées (...) et que lui-même joue à cet instant son personnage dans son chœur, c'est à dire le personnage de l'éternelle conscience, le rôle du juge suprême".

Après avoir retracé l'histoire de Spartacus, il évoque une vision de l'avenir et une autre figure, celle du Christ :

"Quand de terre surgit lentement une croix

"Immense, rayonnante et pleine de mystère,

"Que dressaient des soldats sur un mont solitaire

"(...) : Voici notre Sauveur"

Spartacus reprend donc espoir, et appelle ses compagnons à la révolte.

"Au nouvel avenir ouvrez votre pensée,

"Votre oeil à la lumière et Rome est renversée"

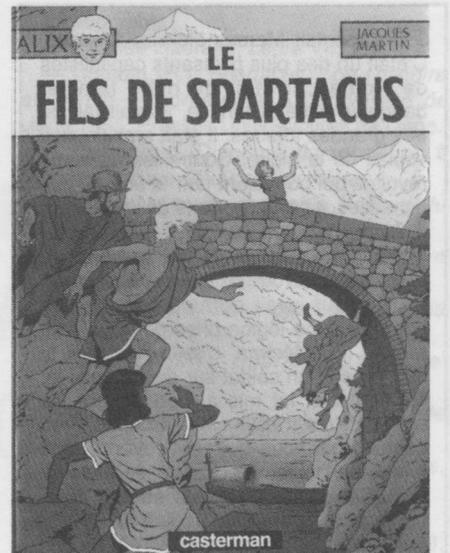
Géta, l'esclave Gaulois, voudrait imiter les maîtres, mais Spartacus ne veut pas de cette solution, ni prendre les titres de consul ou d'impérator :

"Si je prenais pour moi ces noms par habitude

"Je croirais revêtir l'ancienne servitude"

Ce qu'il veut, c'est l'abolition de l'esclavage.

Pendant ce temps, chez les prisonniers romains, patriciens et plébéiens



B.D. de Jacques Martin. Casterman 1975.

s'opposent, les plébéiens refusent de voir dans les esclaves des intérêts semblables aux leurs, mais Spartacus donne de fières réponses :

"Mon foyer est partout où brille la justice

"Chaque esclave est mon frère (...)"

Les plébéiens préfèrent leur sentiment de supériorité, l'oppression dont ils sont les victimes (sentiments des petits blancs dans les colonies; faut-il voir là un reflet de l'opposition entre ouvriers et petits bourgeois sous la Seconde République ?)

"Si nos maux sont pareils entre nous et la plèbe

"(...) Unissons pour un jour nos longs ressentiments"

dit Spartacus; et le tribun lui répond :

"Un noble vit caché sous chaque plébéaire"

"- Mais en nous unissant la victoire est certaine

"- J'aime mieux la défaite"

Autre thème : l'impatience, nous n'osons dire l'ultra gauchisme :

"... pourquoi (...), demande un esclave,

"L'âge d'or tant promis est si lent à venir ?"

"Il faut tout aujourd'hui, demain serait trop tard"

A quoi Spartacus réplique :

"Un jour ne change pas l'ouvrage des années

"Quand suffit-il d'un jour pour faire un siècle d'or ?"

Finalement Spartacus est presque désespéré :

"La liberté te plaît ? mais qui la veut ? Personne."

Extrait du *Fils de Spartacus* B.D. de Jacques Martin



Alors ils retourneront à marche forcée vers le Sud où cette fois Grassus les attendait avec des troupes aguerries et bien équipées... Pressentant leur fin, les esclaves attaquent avec furie, presque tous nus, par dérision contre la carapace de fer et d'airain que formaient les légions.

Il s'appelait Marcus Licinius Crassus. C'était un des plus puissants capitalistes de Rome : il était de riche famille; banquier avisé et tenace, il avait fait de très grandes affaires. Il était ambitieux; il voulait de la gloire. Contre les esclaves révoltés qui pouvaient tarir la source des richesses, il parut l'homme désigné.

Alors, pendant de longs mois, ce fut entre les esclaves et les armées de Crassus, une rude et interminable guerre. Crassus avait durement formé ses hommes. Une légion prise de peur avait reculé; il la décima, c'est-à-dire qu'il fit tirer au sort un soldat sur dix, et celui-là, chaque fois, fut mis à mort devant les autres. Puis il mena ses troupes droit contre Spartacus qui était revenu dans le sud de l'Italie, et voulait aller soulever la Sicile, où les esclaves étaient nombreux et s'étaient déjà naguère révoltés. Plusieurs fois les esclaves furent battus; plusieurs fois aussi Crassus. Le Romain avait tenté d'enfermer Spartacus entre la mer et un fossé profond, creusé par ses troupes et bien défendu : une nuit de tempête, comme il neigeait à gros flocons, Spartacus fit combler le fossé sur un point et fit passer un tiers de son armée. Il semblait insaisissable.

Mais, hélas ! les esclaves étaient divisés. Nombreux furent ceux qui l'abandonnèrent. Ceux qui demeuraient n'étaient plus en forces. L'heure de la défaite approchait.

La mort d'un héros

Un jour, enfin, Crassus tenta une fois encore d'enfermer sur un point l'armée de Spartacus, et fit commencer un fossé. Les esclaves attaquèrent les soldats romains. L'escarmouche s'échauffa : les renforts accoururent. La mêlée allait devenir générale.

Spartacus exhorta les siens à lutter, sans se rendre, à mourir en hommes libres, sur les ennemis mêmes qu'ils auraient immolés. Des citoyens romains prisonniers de guerre étaient là : ils les fit crucifier comme des esclaves; il rappela ainsi aux siens le supplice infâme qui les attendait.

Puis il rangea l'armée en bataille, et, s'étant fait amener son cheval devant le front des troupes, d'un coup d'épée il le tua.

Cela fait, il fit sonner la charge.

Ce fut un choc affreux, une lutte acharnée. Spartacus avait foncé dans les rangs romains : il cherchait Crassus. Mais un coup de pique l'abattit; un moment, à genoux, il se défendit encore. Une masse d'ennemis l'entoura et l'acheva.

Des quarante mille esclaves qui restaient encore à l'armée, six mille seulement furent pris. Mais sur le chemin de Rome à Capoue, bordure sinistre, six mille croix s'élevèrent, où ils furent pendus. Rome était satisfaite.

Texte extrait de *Lectures historiques - Histoire anecdotique du travail* par **Albert Thomas** directeur du Bureau International du Travail. (B.I.T.). Bibliothèque d'éducation - 1926.



B.D. de
Jacques
Martin.
Casterman
1975.

Spartacus, accusé de trahir, meurt au combat, et les esclaves se disputent sur son cadavre :

"L'ennemi c'est Géta - L'ennemi c'est Pallas."

Un espoir cependant : Spartacus et Cinthie ont un fils, qui ne reniera pas son père. Lorsque Crassus découvre le cadavre de Spartacus, l'enfant est introuvable, et le chef romain craint en lui "un autre Spartacus".

Spartacus prend place dans la longue suite des *Héros et Martyrs de la liberté*, aux côtés de Brutus, Socrate, Caton, Vergingétorix, Jean Huss, Washington, Danton, Kosciuszko. Dans ce livre, Montheuil déclare : "Dans l'avenir, le souvenir de Spartacus anima ceux qui comme lui se firent les défenseurs de la justice, c'est-à-dire de l'égalité sociale" (*Héros et Martyrs de la liberté* - Paris, Picard 1888).

Nous ne voyons cependant réapparaître le personnage au théâtre qu'après 1900, avec Urbain Gohier.

Le Spartacus d'Urbain Gohier

Il a paru dans *les Cahiers de la Quinzaine*, en 1905 (12^e cahier) dirigés par Charles Péguy, et destinés à un public d'intellectuels, en majorité socialistes. Péguy, après avoir pris position dans l'affaire Dreyfus, va rompre avec Jaurès, et devenir nationaliste.

L'évolution d'Urbain Gohier (1862 - 1951) est un peu semblable. Lui aussi finit dans le nationalisme. On trouve dans sa pièce l'écho des discussions entre politiciens réalistes et idéalistes (acte II scène 5). En pleine période de Bloc des Gauches, Jaurès défend l'alliance avec les radicaux, et Millerand siège à côté du Général Gallifet, massacreur des Communards. Certaines répliques se comprennent mieux dans ce contexte : Catilina et ses amis constituent des alliés possibles de Spartacus. Le cynisme du personnage l'a sans doute fait choisir.

Catilina veut faire battre Spartacus à son profit :

"Quand ils nous auront fait les maîtres de la République (...)

"Nous leur élèverons un monument

funèbre."

Lors d'une entrevue entre Catilina et Spartacus, leurs conceptions se heurtent : un monde romain rénové pour le premier, la destruction de Rome pour le second. "Nous tentons le possible, mais nous ne poursuivons pas de chimères" déclare Catilina. Spartacus refuse toute compromission :

"Je n'ai qu'une politique : garder pure la cause que je sers"

(Acte II, scène 5)

Spartacus veut l'affranchissement de tous les opprimés : "Mais nous ne combattons pas pour affranchir les seuls révoltés. Nous combattons pour affranchir tous les opprimés". L'important est l'avenir : "Que la victoire nous couronne ou que la défaite nous écrase, la bataille aura jeté aux quatre vents de la terre les germes de l'avenir."

La pièce dénonce l'opportunisme : "pour prospérer (...) ne heurte point les opinions vénérables" (Acte II, scène 2); et le caractère formel de la *Déclaration des Droits de l'Homme de 1789* (Rome, écrit Gohier, possède 463.000 citoyens, dont 433.000 ne possèdent pas une obole). Enfin, une pointe anti-religieuse (Lucrèce se trouve cité), et Spartacus déclare :

"S'il y avait des dieux, il n'y aurait pas de révolte contre l'oppression, car il n'y aurait pas d'opprimés"

(Acte IV, scène 3).

Spartacus, affranchi par Sylla, est vainqueur dans un combat de gladiateurs organisé par le dictateur; Valeria, femme de Sylla, devient son amante, car elle admire son caractère indomptable.

Nous devinons la raison de ces innovations : l'amour de Valeria le place au dessus de Sylla, et, affranchi, Spartacus ne se bat plus pour ses intérêts personnels, mais pour l'émancipation de tous les opprimés. Facteur de grandissement, Spartacus, contre l'avis du Germain Ocnomao qui l'accuse de vouloir ménager le Sénat romain et de préparer son ralliement à celui-ci, impose la discipline et empêche le pillage. Chef idéalisé de la révolte des esclaves, il est ainsi promu porte-drapeau des opprimés de tous les temps : "Vaincu d'une heure, les siècles t'appartiennent", pro-

clame sur son cadavre son amante qui va se suicider. La tirade finale exalte Spartacus : "Le souffle de cet homme a passé sur la terre (...) et la liberté renaîtra". "Mais son nom survit à jamais pour enflammer le courage des vengeurs". L'appel à la postérité justifie le sacrifice présent par l'espoir d'une revanche. Sous une forme proche, c'est l'hymne russe aux morts de 1905 : "Usé et tué par des lâches, vaincu tu terrasses la mort (...) Ta seule oraison, camarade : Vengeance, Vengeance pour toi". La parenté provient-elle du fait que la traduction française de cet hymne est due à Parijanine, qui a pu être influencé par Gohier.

La revanche de Spartacus n'est pas repoussée dans un avenir indéterminé, elle a déjà eu lieu. Valeria, dans une scène inspirée de la tirade de Camille dans l'*Horace* de Corneille, appelait sur Rome le châtement (Acte III, scène 4). Et ce sont les invasions barbares qui vont détruire la ville corrompue et esclavagiste (Acte V).

Enfin, détail daté, la sécession des Germains entraîne la défaite de Spartacus. Est-ce un hasard, dans la France de 1905 chez un auteur qui va passer au nationalisme, que le chef Germain soit partisan du pillage et qu'il soit un traître ?

Urbain Gohier s'est inspiré du roman de Raphaël Giovagnoli, écrit en 1874 et édité en France en 1919. Garibaldi avait envoyé une lettre à l'auteur soulignant que Spartacus avait fait preuve d'une "fermeté inébranlable dans la lutte pour la sainte cause de la liberté".

Spartacus est maintenant prêt à incarner pour les socialistes de Gauche allemands le lutteur sans compromission.

Cependant, une voie divergente s'ouvre dans le théâtre français : *Les Esclaves* de Han Ryner.

Han Ryner, de son vrai nom Henri Ner (1861-1938), écrivain apprécié par Daudet, ami de Rosny Aîné, fut couronné "prince des conteurs" en 1912. Han Ryner refuse l'Etat et toutes les formes d'oppressions : anarchiste individualiste. Lorsque Urbain Gohier lui envoie son *Spartacus*, il lui écrit :

"Spartacus est vaincu d'avance par ses ennemis, par ses amis ou par lui-même - vaincu d'une heure, dites vous, et les siècles lui appartiennent - l'histoire montre le contraire. Les apparentes victoires collectives décorent les esclaves d'un nom nouveau. Le révolté est toujours vaincu objectivement ou subjectivement. Le succès matériel plus fort que lui le déforme en dictateur".

En 1910, Han Ryner reprend le problème de la révolte des esclaves dans une pièce en un acte. Comment lutter contre l'oppression ? Dans deux romans, écrits les années précédentes, *Le crime d'obéir* et *Le Sphinx rouge*, il montre que la violence ne résout pas le problème. *Les Chrétiens et les Philosophes* montraient à l'époque d'Epictète les divergences entre les différentes

sectes. *Les Esclaves* reprennent ces questions et ne sont donc plus axés sur Spartacus. "Ce qui fait ma honte, ce n'est pas que je sois esclave, c'est qu'il y ait des esclaves" déclare l'un. Agnès, esclave chrétienne prévoit que le christianisme abolira l'esclavage, un autre dans une vision prémonitoire entrevoit le triomphe des chrétiens, mais Constantin maintient l'esclavage... A quoi aboutira la révolte dont ils rêvent ? A prendre la place des maîtres ? Cependant, l'un d'eux étrangle le maître, car, utile, "un geste de révolte l'est toujours" mais "quiconque entre dans l'action juste est promis à la défaite et à la mort".

Ces pièces françaises ne donnent qu'une vision limitée du mythe de Spartacus. Car celui-ci s'est peut-être forgé dès l'Antiquité. Nous connaissons mal la réalité historique. Plutarque et Appien, écrivaient deux siècles après les événements... Nous avons parlé d'auteurs français, mais en Allemagne, Lessing ébauche un Spartacus, Meissner en 1793 lui consacre une biographie; c'est *Rom und Spartacus* de Friedrich von Uchtritz en 1823, *Spartacus* de Vincenz P. Weber à Vienne en 1846; celui d'A. von Maltitz en 1861, celui de Franz Koppel-Ellfeld en 1876, c'est *Die Patrizierin* de Richard Voss en 1881 à Leipzig; et Ruge, cofondateur avec Marx des *Annales franco-allemandes*, écrit un Spartacus.

Marx lui-même, venant de lire Appien, dans une lettre à son ami Engels du 27 février 1861, fait cet éloge : "Grand général, noble caractère, authentique représentant du prolétariat". En Allemagne toujours, Hans Land est l'auteur de *Von Zwei Erlösern* (Les deux libérateurs), Berlin 1897; et Kalischer d'un *Spartacus* (Berlin 1899).

Quant à l'Italie, nous connaissons deux oeuvres de garibaldiens : le *Spartaco*, tragédie d'Ippolito Nievo (1831-1861), publié après la mort de l'écrivain, et le roman de Raffaello Giovagnoli (1838-1915) publié en 1874. Cette oeuvre a inspiré la pièce du Français Urbain Gohier, et le film de Ricardo Freda.

Ces oeuvres vont être relayées dès le début du XXème siècle par les films (le premier de 1912 en Italie) et par la revendication politique. C'est de Spartacus que se réclament les socialistes opposants à la guerre en Allemagne, en 1916 Karl Liebknecht ou Rosa Luxembourg. Le héros devenu symbole de la révolte, va être l'occasion dans les romans de Koestler ou d'Howard Fast, de s'interroger sur le sens de cette révolte, ou donner naissance à des films comme celui de Stanley Kubrick. Spartacus, héros de la révolte, puis combattant prolétarien, incarné maintenant dans une vedette de cinéma.

Bibliographie

- L'Année Littéraire, Lettre VII, T 4.
- Comoth (R.), *Spartacus : de l'histoire au mythe* — conférence à l'Université de Liège 1985. Presses Universitaires de Liège.
- Condorcet, Discours de réception à l'Académie dans *Oeuvres Complètes*.
- Diderot, *Lettres à Sophie Volland du 23/2/1760*.
- Eloy (Michel), *Spartacus. La gladiature à Rome* — Revue Kolossal, Belgique 1986.
- Esquiros A. *Histoire des martyrs de la liberté*. P.1851.
- Giovagnoli R, *Spartacus*, A.Michel 1919.
- Gohier (Urbain), *Spartacus, Cahiers de la Quinzaine*, P.1905.
- Grimm, *Correspondance littéraire*, P.1878.
- Journal des Théâtres An III.
- Le Mercure de France Nov.1760, *Défense de Spartacus*.
- Montheuil, *Héros et martyrs de la liberté*. P.1888.
- Quinet (Edgar), *Les esclaves dans Oeuvres complètes*, Pagnerre Paris 1857.
- Robert (du Var), *Histoire de la classe ouvrière*, P.1845.
- Ryner (Han), *Les esclaves* — P. 1910.
- Ryner, Lettre à Urbain Gohier, *Cahiers des amis de Han Ryner* N°161 — 1986.
- Sand (George), *La Comtesse de Rudolstadt*. P.1843.
- Saurin (J.-B.), *Spartacus in Répertoire Général du Théâtre français*, T.V — P.1822.
- Voltaire, *Correspondance*.

Kirk Douglas dans le film de Stanley Kubrick (1960)



André SIMON

A propos d'un livre

Zeev Sternhell : LE FASCISME ET L'HISTOIRE

Nous savons parfaitement que les historiens futurs ne manqueront pas de trouver que notre pensée a été pleine d'illusions, parce qu'ils regarderont derrière eux un monde achevé. Nous avons au contraire à agir, et nul ne saurait nous dire aujourd'hui ce que connaîtront ces historiens; nul ne saurait nous donner le moyen de modifier nos images motrices de manière à éviter leurs critiques.

Georges Sorel - *Réflexions sur la violence* (1)

A un moment charnière entre deux guerres mondiales, traversée par plusieurs révolutions, marquée par la montée en puissance des états totalitaires et l'échec des mouvements révolutionnaires, la période de l'entre-deux guerres exerce une fascination indéniable sur tous ceux qui tentent de comprendre les spécificités tragiques de notre siècle.

La France, relativement à l'abri de ces turbulences jusqu'en 1939, n'en connut pas moins des événements majeurs comme les 6 et 12 février 1934, la victoire puis l'échec du Front populaire, la signature des accords de Munich etc...

Dans les marges de la vie politique et intellectuelle se développèrent de nombreuses tentatives originales (groupes intellectuels ou politiques, journaux, revues ...) qu'il est, après coup, difficile de bien replacer dans le contexte de ces années d'interrogations et d'incertitudes.

En même temps que cet intérêt pour les années 30, la croissance et l'institution de l'extrême droite a suscité, ces dernières années, de nombreux travaux sur ce phénomène, en particulier du côté des historiens. Pour ces derniers comme pour les militants anti-racistes, la question centrale portait sur la nature fasciste ou non de cette mouvance extrémiste.

Les travaux déjà anciens de Zeev Sternhell sur l'extrême droite française permettaient une approche à long terme de ce courant, du boulangisme à la collaboration. Pourtant ses thèses allaient susciter de nombreuses dénégations après la publication de *Ni droite ni gauche*. Aujourd'hui, avec la parution de *Naissance de l'idéologie fasciste*, Sternhell confirme en tous points ses thèses précédentes les plus contestées (2).

Ce nouveau livre fait apparaître avec encore plus d'évidence l'importance de

Ni droite ni gauche dans l'élaboration d'une conceptualisation d'un fascisme à la française qu'il nous semble indispensable de contribuer à réfuter.

Cet ouvrage ne laisse pas de nous inquiéter, tout d'abord, par les méthodes d'écriture de l'histoire de son auteur, dont nous voudrions donner quelques exemples significatifs.

Ainsi, dans son introduction, analysant les continuités qu'il veut prouver entre les générations des révoltés du tournant du siècle et celles des années 30, Zeev Sternhell écrit (p.27), après une longue citation de Thierry Maulnier (Démocratie et capitalisme ne sont qu'un seul et même mal) : "On retrouvera ces thèmes développés par les révoltés du tournant du siècle chez tous les hommes de la génération fasciste de l'entre-deux guerres : aussi bien chez Valois, Hervé, Jouvenel, Maxence, Drieu, Brasillach et les centaines d'intellectuels réunis autour d'eux, que chez les agitateurs et les tueurs, les hommes de Bucard, les miliciens de Darnand, les antisémites de Coston et de Darquier de Pellepoix, les petits journalistes de la *Solidarité française* ou du *Franciste*".

Plus loin (p.90), Zeev Sternhell retrace l'itinéraire intellectuel de Georges Sorel jusqu'à l'affaire Dreyfus : "C'est ainsi que, au temps de l'Affaire, Sorel se range, au nom de sa conception éthique du socialisme, dans les rangs de la social-démocratie. Il prend position avec les allemanistes : quelques années plus tard, Sorel patronnera, au nom des mêmes principes éthiques, la synthèse socialiste nationale de l'*Indépendance* et des *Cahiers du Cercle Proudhon*. Quant à Jean Allemane, on le verra adhérer à un groupuscule fasciste conduit par les anciens révoltés de l'extrême gauche,



Zeev Sternhell. Professeur d'Histoire des idées politiques à l'Université de Jérusalem.

Hervé et Zevaès".

Enfin pour terminer ce florilège, toujours à propos de Sorel : "Ce n'est pas l'effet du hasard si déjà en 1897 Sorel fait appel à l'autorité de René Doumic, qui sera un des principaux publicistes de l'Action française, contre la démocratie parlementaire". Les points soulevés dans ces citations n'ont rien d'anecdotique. Ils illustrent une méthode dont on est bien forcé de dire qu'elle s'apparente à un amalgame pur et simple quand on assimile le destin et la pensée de Valois, résistant mort en déportation (p.297 du livre de Sternhell et Yves Guchet: *Georges Valois*, Albatros 1975) à celui des miliciens et des tueurs de la collaboration (Jules Monnerot est donc amené à écrire : il arrive souvent qu'un réflexe commun soit à l'origine de conduites opposées); quand grâce à une simple ponctuation, on fait passer par pertes et profits le fait que Sorel ait été parmi les premiers dreyfusards; quand enfin grâce à une conjugaison au futur, on somme un penseur, non pas simplement de décliner l'identité idéologique des auteurs qu'il utilise, mais de surcroît de prévoir leurs itinéraires ultérieurs.

Une autre particularité de la méthode de Sternhell est d'affirmer la continuité de la pensée de Déat ou De Man entre les années 30 et les années de la collaboration en s'appuyant exclusivement sur des textes écrits entre juin 1940 et mai 1944 (chapitre 1: *Le problème de la continuité* - chapitre 5, p.160 à 167: *Un socialisme pour toute la nation*). En toute bonne logique, l'auteur ne craint pas d'écrire

(1) G. Sorel, *Réflexions sur la violence* (p.185), éd. Slatkine, Genève - 1981

(2) Cette continuité entre *Ni droite ni gauche* et *Naissance de l'idéologie fasciste* a été soulignée par Jean-Pierre Rioux dans son compte-rendu de ce dernier ouvrage : Zeev Sternhell persiste et signe (*Le Monde*, 27 janvier 1989).

(p.161) : "En réalité, il n'y a jamais eu chez ces hommes de métamorphose, pas plus qu'il n'y a eu d'évolution inexplicable. Pour s'en convaincre, il n'est point nécessaire en les lisant de penser en permanence aux années 1940". Ce qu'il fallait souligner avant de parler du Déat de la collaboration et du RNP.

Dans ce contexte trop brièvement évoqué viendra tout naturellement s'ajouter un emploi systématique d'une formule qu'on n'avait pas l'habitude de rencontrer si souvent dans un ouvrage historique : *Ce n'est pas un hasard*. Tenant lieu à la fois de preuve ultime et de démonstration argumentée, cette expression revient si souvent sous la plume de Zeev Sternhell qu'elle peut être le plus parfait résumé de l'esprit et de la méthode de cet ouvrage.

Face à cette avalanche de *Ce n'est pas un hasard si*, le lecteur, retrouvant sa méfiance naturelle, en sera utilement amené à se dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu et qu'objectivement, même si les idées et les hommes présentés ne sont pas explicitement fascistes, il y a derrière tout cela bien des choses suspectes.

Globalement la méthode de Sternhell est caractéristique d'une conceptualisation du fascisme qui à partir d'un modèle général, à la limite indépendant de l'histoire réelle, élimine la complexité des faits et des itinéraires. Ainsi pour retrouver à chaque étape de son raisonnement la similitude recherchée entre les idées et les comportements politiques du début du siècle et des années 30, Sternhell considère par exemple que l'attitude du PCF est identique à celle de l'extrême gauche des années 1900-1910 : défense républicaine ou lutte à outrance contre l'ordre établi. Le comportement du PCF ne se résume pas à ce dilemme simple mais obéit à d'autres critères qui seront mis en lumière par son changement à 180° de ligne politique après la signature du pacte Laval - Staline en 1935.

Zeev Sternhell, enfin, ne semble pas désireux de comprendre des itinéraires mais de faire défiler des hommes et des idées devant son tribunal personnel. Il ne tient guère compte de l'opacité des événements au milieu desquels des hommes engagés doivent choisir sans toujours connaître les conséquences de leur choix (les hommes font l'histoire mais ils ne savent pas l'histoire qu'ils font, disait Marx). De plus, dans ce siècle, l'engagement a pris très souvent une dimension tragique qu'il est impossible d'ignorer. Le philosophe allemand anti-nazi Paul-Louis Landsberg écrivait en 1937 dans *Esprit* : "L'engagement est essentiellement l'identification du sujet avec une force historique transsubjective, c'est ainsi que tout engagement personnel comporte un risque et un sacrifice qui va jusqu'au tragique" (cité par M. Winock dans *Histoire politique de la revue Esprit* p.127-128). Dans certaines situations historiques, les repères que l'on avait cru les plus stables s'effritent et il est difficile de déterminer quels sont les

raisons qui ont poussé tel ou tel dans la collaboration ou dans la résistance. Ainsi par exemple qu'en témoigne Christian Pineau dans ses mémoires - *La simple vérité* - cités par J. Rancière dans *De Pelloutier à Hitler*. Il raconte comment le 23 juin 1940 dans un village traversé par l'armée allemande, Francis Delaisi lui a affirmé suivre désormais le Maréchal : "Je croyais avoir avec lui tout en commun : une certaine formation paysanne, une même haine de la puissance de l'argent. Or voilà qu'après la traversée d'un village par quelques véhicules à moteur, nous apercevons soudain que nous n'avons pas la même âme".

Mais laissons la méthode pour aborder le problème central de l'ouvrage : l'idéologie fasciste en France. Avant même d'examiner les critères que propose l'auteur en vue de constituer son concept de fascisme, il est important de noter que le problème du statut de cette idéologie par rapport au mouvement de masse qu'elle structurerait dans sa lutte pour le pouvoir d'Etat n'est pas réglé. D'un côté, l'idéologie fasciste est représentée par une sorte d'idéal platonicien qui ignore les ruptures historiques puisqu'elle se constitue avant la première guerre mondiale (c'est-à-dire avant même l'existence d'un mouvement et d'un Etat fascistes en Italie) indépendamment de tout impact social. Cette absence sur la scène sociale est constatée par Sternhell pour les années 30 quand il écrit (p.312) que "les fascistes purs furent toujours peu nombreux et leurs forces dispersées". D'un autre côté, il écrit (p.51) que "l'idéologie fasciste sera une idéologie des masses par excellence". Que devient l'idéologie



s'il n'y a pas les masses ? Cette situation est aux antipodes de l'histoire italienne des années d'après-guerre. Si l'on se réfère à l'expérience du fascisme de la première heure, on est en mesure de juger de son degré d'élaboration idéologique, alors même qu'il tend à se constituer en mouvement de masse. Angelo Tasca (Rossi) écrivait à propos du Mussolini de 1919 dans *Naissance du fascisme* : "Il n'est encombré d'aucun bagage idéologique ou sentimental. Il n'a, on le sait, ni les scrupules ni la fidélité de la conviction. Les auteurs ne lui fournissent pas des principes, mais les formules de combat dont il a besoin. Il éprouve, à l'égard de la pensée, une sorte de méfiance et de gêne qui le fait se jeter sur tout ce qui légitime l'irrationnel et l'incohérence. Il pille, souvent à travers des

Meeting "franciste" au vélodrome d'hiver (sans date)



lectures de troisième main, mais avec un sûr instinct, *la volonté de puissance* de Nietzsche, *l'unique* de Stirner, l'intuition bergsonienne, les mythes de Sorel, le pragmatisme et, dernière découverte, le relativisme d'Einstein. Il n'utilise les idées que pour se débarrasser des idées. On lui reproche d'avoir trahi les *principes* ? Et lui, il ramasse, dans ses excursions, tout ce qui enlève, ou paraît enlever aux principes leur réalité, leur pouvoir d'obligation : si les principes ne tirent pas à conséquence, où est la trahison ? Le fait, l'action seuls comptent et, sur le plan de l'action, on ne trahit pas : on gagne ou on perd. Mussolini sait très bien que, même dans la lutte au jour le jour, il ne peut se passer d'idées générales, aussi prend-il chaque fois, n'importe où, celles dont il a besoin. Il lui arrive alors de faire de la philosophie de pacotille, de racler dans les fonds de tiroir de la rédaction des poncifs qu'il lance avec un air de suffisance et de défi, où l'on reconnaît le double visage de M. Jourdain et d'Erosstrate".

Si donc l'on définit le fascisme comme mouvement de masse et comme Etat totalitaire par son activisme qui l'entraîne dans une véritable fuite en avant (mobilisation intérieure puis expansion extérieure), on se rapproche de l'idée classique qui voit dans ces Etats une mécanique sociale basée sur la révolution et la guerre permanente (cf. 1984 de Georges Orwell et le *Système totalitaire* d'Hannah Arendt).

Dans ces conditions, il semblerait aussi difficile de faire une histoire intellectuelle de l'idée fasciste que de comprendre les théories socialistes sans se référer à l'émergence et au développement d'un mouvement ouvrier, lui-même ressaisi dans le cadre d'une histoire sociale et politique globale. Ce problème majeur et non résolu étant posé, comment se définit l'idéologie fasciste ? Dans son avant-propos, l'auteur s'explique sur son travail : "Cet ouvrage se concentre sur ce qui constitue l'essentiel du phénomène fasciste en France comme ailleurs : la conjonction à partir de la droite nationaliste, antilibérale et antibourgeoise d'une part, et de la gauche socialiste et socialisante d'autre part, d'éléments également décidés à briser la démocratie libérale. Cette synthèse n'est rendue possible que par un processus continu d'une révision du marxisme" (p.10).

Le fascisme sera donc dans cette perspective, l'expression d'une synthèse socialiste-nationale à vocation révolutionnaire destinée à dépasser les clivages classiques entre gauche et droite, qui entame une révision du marxisme au profit d'une conception du monde essentiellement irrationaliste, vitaliste, idéaliste et moraliste. Elle se caractérise également par une obsession de l'idée de décadence, un parti pris très net pour le modernisme et ne répugne pas à percevoir la société par le biais du darwinisme social.

Il est à noter que cette définition exclut la composante raciste : "Il n'y a aucune trace d'antisémitisme chez Valois ni chez les fascistes qui viennent de la gauche. Des gens comme Déat ou Doriot ne découvrent l'antisémitisme que tardivement" (entretien avec E. Todd, *Le Monde*, 14 janvier 1983). On est alors extrêmement surpris de lire des considérations sur l'antisémitisme englobant à la fois la droite nationaliste et le syndicalisme révolutionnaire (p.58 à 62). L'antisémitisme "sera au début du siècle un élément

fondamental de l'idéologie jaune, du syndicalisme révolutionnaire d'un Sorel ou d'un Berth, ou encore d'un certain non-conformisme d'extrême-gauche (*la Guerre Sociale* d'Hervé et le *Mouvement Socialiste* de Lagardelle par exemple)"; selon Sternhell "le mouvement antisémite de l'entre-deux guerres n'ajoutera rien d'original aux thèmes de son prédécesseur".

On semble donc devoir se trouver devant un élément constitutif de cette idéologie fasciste, en particulier par la faculté de ce thème à mobiliser les frustrations populaires : "L'antisémitisme représente un idéologie en mesure de procurer au mouvement de révolte contre l'ordre établi un contenu populaire, un densité sociologique et enfin une conceptualisation de ce que peut-être l'antisociété libérale" (p.59). A ce stade, la perplexité s'accroît devant la place à accorder à l'antisémitisme. Est-il le levier par excellence qui, en mobilisant d'importants secteurs populaires, permet de destabiliser l'ordre établi ou bien n'a-t-il aucun statut fondamental dans la constitution de l'idéologie fasciste ? A notre sens, la contradiction est sur ce point patente.

Qu'en est-il en ce qui concerne l'obsession de la décadence, la volonté révolutionnaire et le goût du modernisme esthétique ?

Dans son livre d'entretiens, *Le Spectateur engagé*, R. Aron pouvait noter : "J'ai vécu les années 30 dans le désespoir de la décadence française, avec le sentiment que la France s'enfonçait dans



En Italie, "chemise noire" et jeune "balilla".

le néant (...). Beaucoup d'autres français autour de moi comprenaient la décadence. La circonstance atténuante pour ceux qui sont devenus fascistes ou même collaborateurs pendant la guerre, c'est la révolte contre la décadence française dans les années 30". Ce sentiment est à l'époque partagé par de nombreux intellectuels d'opinions diverses (Aron cite aussi bien Drieu que Eric Weil, A. Kojève, R. Marjolin, A. Koyré). Il possède en outre une réalité tangible, notamment dans l'ordre économique-social (faiblesse démographique, retard industriel, etc...). Ce double phénomène interdit donc d'en faire un critère *d'imprégnation fasciste*, tout au plus le révélateur de l'esprit d'une époque.

De même, le thème révolutionnaire sera repris par de nombreux secteurs de l'opinion, en particulier par ceux que Loubet Del Bayle a qualifié de *non conformistes*. Il est symptomatique que Vichy et la Résistance s'en réclameront tous deux (*Révolution nationale* pour l'un, *dé la Résistance à la Révolution* pour l'autre). En effet, comme le remarque Stanley Hoffmann dans *A la recherche de la France*, "Vichy et la Résistance, l'un et l'autre composés dans une large mesure de mécontents des années 1930 (...) convergèrent sur un nombre de points fort importants". Cette continuité entre les mouvements des années 30 et la Résistance est également attestée par Jean Touchard : "Les thèmes et le vocabulaire des mouvements de Résistance sont ceux des années 30 bien plus que de 1936 : même anticapitalisme, même

aversion pour les partis politiques, même culte de l'esprit, de la personne et de l'humain, même volonté révolutionnaire. C'est exactement le même univers intellectuel qui reparait dix ans après" (*Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, L'Esprit des années 30).

Cette évocation du thème de Vichy et de la Résistance appelle en outre une remarque importante concernant ce que l'on pourrait appeler la preuve par la collaboration. Ce ne serait pas un hasard (preuve ontologique de l'existence du fascisme à la française) si les hommes qui avaient joué à divers titres un rôle sous Vichy et dans la collaboration sont facilement convaincus d'avoir été fascistes avant l'occupation (cf p.295-296). Or deux objections s'imposent. La première, méthodologique, interdit d'expliquer le commencement d'un itinéraire par sa fin, sauf à confondre histoire et téléologie. La seconde, d'ordre conceptuel : le régime de Vichy ne peut-être classé dans le cadre des régimes fascistes si l'on en croit un de ses meilleurs spécialistes, Robert Paxton (séminaire Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, mars-avril 1983). Cette conception tient de plus pour nuls et non venus les itinéraires qui ne cadrent pas avec ce schéma qui va directement de la révolte des années 30 à Vichy. Ainsi en est-il pour tous les socialistes et les cégétistes planistes qui deviendront résistants : "Le planisme ne préconise pas seulement une économie dirigée et rationalisée, il n'annonce pas un renouvellement de la pensée socialiste : il prépare, il est déjà un socialisme national. Que des socialistes de bonne foi ne l'aient pas compris dès le début ne change rien à l'affaire, que des hommes comme André Philip, Jouhaux ou le jeune Hugh Gaitskell (qui, trente ans plus tard, sera à la tête du parti travailliste britannique), aient alors travaillé avec des futurs nazis comme G. Ultramare, des collaborateurs notoires comme Déat, Marion et Ludovic Zoretti, ou des vichyssois comme Belin, Lefranc, Fabre-Luce, y change encore moins" (p.228).

Zeev Sternhell nous apprend enfin qu'on pourra être résistant tout en ayant évolué parmi la nébuleuse fasciste des années 30 : "Des hommes et des mouvements qui combattront le fascisme, le nazisme et l'occupant allemand en 1942 pouvaient facilement dix ans plus tôt professer des idées en partie ou pleinement fascistes" (p.297). Ainsi, pour ceux qui seront collaborateurs, Zeev Sternhell considère que cela se passe de commentaires (p.295). Ceux qui seront résistants peuvent l'être en ayant eu (ou en ayant encore ?) des idées fascistes ! Ce qui est significatif pour les uns perd toute valeur en ce qui concerne les autres. Zeev Sternhell ne ferait pas manifestement sienne la phrase de Hegel : "La vérité de l'intention est dans l'acte".

Concernant le problème des avant-gardes esthétiques, il est à noter que

l'Action Française d'avant 1914, considérée comme l'un des mouvements à l'origine de la droite révolutionnaire préfasciste, se réclame, au contraire, d'un art à la fois français et classique, pour qui le 17ème siècle constitue l'apogée. Dans cette optique, les mouvements d'avant-garde seraient plutôt regardés comme des symptômes de la décadence qu'il faut combattre. Les régimes totalitaires se caractériseront (dans leur période de stabilisation) par un refus violent de toute forme d'art moderne, considéré comme formalisme petit-bourgeois dans l'URSS stalinienne ou art nègre, juif, pour le régime nazi. Sont communs à ces régimes



Michel Bucard, Chef du francisme

aussi bien l'élimination de l'art et des artistes d'avant-garde qu'une prédilection pour un art pompier dont le sens récurrent consiste à régénérer le moderne dans les formes de l'antiquité : idéologie de la renaissance privée de toute pensée critique et, faut-il le dire, de toute valeur artistique. Concernant la France, on a quelques difficultés à apercevoir les "légions de futuristes" (p.311) qu'évoque Sternhell dans sa conclusion. Le mouvement esthétique d'avant-garde le plus important en France pendant l'entre-deux guerres était le surréalisme. Eu égard à sa fascination pour l'inconscient et l'irrationnel, à ses attaques virulentes contre tout pouvoir établi, à sa redécouverte d'auteurs tels que Sade, Lautréamont ou Freud, il aurait pu, à tort ou à raison, être évoqué dans la typologie *sternhellienne*, ce qui n'est pas le cas.

C'est à la revue *Plans*, fondée par Philippe Lamour en 1931 qu'il convient de s'arrêter : s'y mêle en effet ce modernisme esthétique et cette volonté de renouvellement politique par des moyens révolutionnaires. Quelques années auparavant, en 1925, celui-ci avait pu dédier son livre, *Entretiens sous la Tour Eiffel*, "pas à Jean Cocteau, Poincaré, Félix Potin, mais à Le Corbusier, Lénine et

Citroën". Il avait été aussi militant du *Faisceau* de G. Valois. Hubert Lagardelle écrira plusieurs articles dans *Plans* autour du même thème de la démocratie et de *l'homme réel*. Or, dès la deuxième série de *Plans*, la revue se dirigera - sous l'action de Lamour - vers un progressisme de plus en plus marxisant qui aboutira à la collaboration organique (en 1934) entre *Plans* et *Monde*, l'hebdomadaire d'Henri Barbusse, avant l'arrêt définitif de *Plans*. *Plans* sera d'ailleurs une des rares revues à attirer l'attention sur le danger hitlérien.

L'itinéraire de Lamour montre que, malgré une adhésion au Faisceau, on pouvait se retrouver marxisant puis combattant en Espagne aux côtés des Républicains. Il est de plus difficile de faire du modernisme esthétique et de la volonté de moderniser les structures économico-sociales du pays (économie mixte, planification indicative) un critère d'une typologie fasciste avant 1939 et une nécessité indispensable de la reconstruction après 1945. En effet, Sternhell oublie systématiquement de dire que le refus des hommes et des institutions de la 3ème République était largement partagé dans les milieux résistants. Le 24 août 1944, Albert Camus écrivait dans *Combat* : "On ne peut pas espérer que des hommes qui ont lutté quatre ans dans le silence et des jours entiers dans le fracas du ciel et des fusils, consentent à voir revenir les forces de la démission et de l'injustice sous quelque forme que ce soit. On ne peut pas s'attendre, eux qui sont les meilleurs, qu'ils acceptent à nouveau de faire ce qu'ils ont fait pendant vingt cinq ans et qui consistait à aimer en silence leur pays et à mépriser en silence ses chefs". Puis, deux mois plus tard, toujours dans *Combat* : "La France vivait sur une sagesse usée qui expliquait aux jeunes générations que la vie était faite qu'il fallait savoir faire des concessions, que l'enthousiasme n'avait qu'un temps, et que dans un monde où les malins avaient forcément raison, il fallait essayer de ne pas avoir tort. Nous en étions là. Et quand les hommes de notre génération sursautaient devant l'injustice, on les persuadait que cela leur passerait. Ainsi, de proche en proche, la morale de la facilité et du désabusement s'est propagée". La révolte contre la sclérose de la 3ème République menait-elle toujours au fascisme ?

Dans une des meilleures réfutations des thèses de *Ni droite ni gauche*, Shlomo Sand insistait, au niveau de la méthode de ce livre, sur ce qu'il appelait, après Joseph Gabel, le "syllogisme de la fausse identité". Avec *Naissance de l'idéologie fasciste* il n'y a rien à changer concernant l'importance centrale de cette singulière méthode de travail. De même que dans le maniement pour le moins surprenant de la syntaxe qui, par la simple conjugaison d'un verbe, permet de faire planer le doute sur un penseur, alors que les données historiques sont

claires et irréfutables. Ainsi, par exemple, Sternhell ne craint pas d'écrire que "la dictature mussolinienne **aurait probablement** fait horreur à Sorel et à Péguy" (p.51).

Plus soucieux de la vérité profonde des hommes dans l'histoire en train de se faire, Sternhell aurait tout simplement pu remarquer que Sorel n'aurait pas condamné le fascisme italien s'il l'avait connu, mais qu'ayant assisté dans les dernières années de sa vie à son émergence et à son développement, son unique souci pour ce pays concernait le devenir du mouvement socialiste révolutionnaire. Cette lettre du 19 mars 1921 à Paul Delesalle en apporte le témoignage irrécusable pour ceux que n'aveuglent pas les procès d'intention :

"Tout le monde s'attend en Italie à des élections très prochaines; j'ai grand peur que les élections n'amènent une chambre inclinant dans le sens des fascistes (...) Je suis persuadé que les fascistes ont pour chef occulte, mais réel, le roi, - qui, en 1915, a forcé l'Italie à faire la guerre dans l'espérance de ruiner le socialisme. Tant que le fascisme continue à être le maître de la rue, le socialis-

me sera faible, parce que la violence triomphante des syndicats était l'élément essentiel de sa force".

Charles JACQUIER

Ouvrages de Zeev Sternhell en français

— Maurice Barrès et le nationalisme français — A. Colin, Paris, 1972 — Nouvelle éd.: Ed. Complexe, Bruxelles, 1985.

— La Droite révolutionnaire : Les origines françaises du fascisme — Seuil, Paris 1978 - Nouvelle éd.: Coll. Points-Histoire, Seuil, 1984.

— Ni droite ni gauche : L'idéologie fasciste en France — Seuil, Paris, 1983 — Nouvelle éd. refondue et augmentée: Ed. Complexe, Bruxelles, 1987.

— Naissance de l'idéologie fasciste (en collaboration avec Mario Sznajder et Maia Asheri) — Ed. Fayard, Paris, 1989.

Articles et ouvrages cités

— Aron (Raymond) *Le spectateur engagé* - Julliard, 1981.

— Camus (Albert) *Actuelles* — Coll. Idées, Gallimard.

— Guchet (Yves) Georges Valois — *L'Action française — Le Faisceau - La République Syndicale* — Ed. Albatros, 1975.

— Hoffmann (Stanley) dans le collectif *A la recherche de la France* — Ed. Seuil, 1963.

— Loubet Del Bayle (Jean-Louis) *Les non-conformistes des années 30 — Une tentative de renouvellement de la pensée politique française* — Ed. Seuil, 1969.

— Rancière (Jacques) *De Pelloutier à Hitler — Révoltes logiques N°4*, 1977.

— Sand (Shlomo) *L'idéologie fasciste en France* — Esprit N° 8/9, 1983.

— Sorel (Georges) *Lettres à Paul Delesalle (1914-1921)* — Ed. Grasset, 1947.

— Tasca (Angelo) *Naissance du fascisme — L'Italie de l'armistice à la marche sur Rome* — (A. Rossi) Ed. Gallimard, 1967.

— Winock (Michel) *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950* — Ed. du Seuil, 1975.

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont
à adresser à EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo (Editions Aubier)
256 pages, illustré - 30 F.

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache (Editions Aubier)
256 pages, illustré - 40 F.

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle (Editions Aubier)
288 pages, illustré - 50 F.

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet (Editions Aubier)
288 pages, illustré - 55 F.

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette (Editions Aubier)
256 pages, illustré - 30 F.

Luttes ouvrières - 16e/20e siècle
ouvrage collectif (Editions Floréal)
160 pages - 20 F.

Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?
ouvrage collectif (Editions Floréal)
150 pages - 20 F.

Les années munichoises (1938/1940)
Les événements depuis les accords de Munich à la reddition de Rethondes
256 pages - 20 F.

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages - 25 F.

Objecteurs, insoumis, déserteurs
par Michel Auvray
L'Histoire des réfractaires en France.
440 pages - 60 F.

La Résistance dans l'Eure
par Julien Papp
448 pages, illustré - 148 F.

La vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'occupation
par Gilles Ragache et Jean-Robert Ragache
347 pages, illustré - 98 F.

Histoire de Nantes au XIXe siècle - Cale de la tête noire
BD de Yannick Le Marec et Alain Goutal 30 x 22, 48 pages - 68 F.

Campagne et paysans des Ardennes 1830-1914
par Jacques Lambert
22 x 18 cart. éditeur nombreuses illustrations.
583 pages - 225 F.

La Révolution dans l'Eure
par Michel Peronnet et Julien Papp.
158 pages illustrées - 128 F

POUR LA JEUNESSE :

Dans la collection "Mythes et Légendes"

La Chevalerie
par Claude Ragache
illustré par Francis Phillipps
225 x 285, 48 pages illustrées - 59,50 F.

L'Egypte
par Alain Quesnel
illustré par J.-M. Ruffieux
et J.J. et Y. Chagnaud
225 x 285, 48 pages illustrées - 59,50 F.

Les Loups
par Claude Ragache.
illustré par Francis Phillipps
225 x 285, 48 pages illustrées - 59,50 F.

L'Amazonie
par Danièle Küss
illustré par Jean Torton
225 x 285, 48 pages illustrées - 59,50 F

Les dragons
par Gilles Ragache
illustré par Francis Phillipps
225 x 285, 48 pages illustrées - 59,50 F

Dans la collection "Histoires vraies"

- Le Secret du grand-père, une histoire de canuts
- Léa, le Galilbot, une histoire de mineurs
- Le Ruban noir, une histoire de tisserands
- La Revanche du p'tit Louis, une histoire de forgerons
18 x 10 - chaque volume - 30 F



NOUS AVONS REÇU :

Ouvrages parus à l'occasion du Bicentenaire :

COMITÉ LOCAL DU BICENTENAIRE DE SARRAS

ENFIN LA RÉVOLUTION !

Sarras au carrefour de l'histoire
1788 - 1799

Préface de Raymond Huard



FÉDÉRATION DES ŒUVRES LAÏQUES DE L'ARDÈCHE

Enfin la Révolution !
Sarras au carrefour de l'histoire
1788 - 1799

La F.O.L. de l'Ardèche, avec le concours des 36 membres du comité local du Bicentenaire a édité cet ouvrage sur la Révolution au quotidien à Sarras, sur les rives du Rhône et dans le nord du Vivarais. On y découvre les personnages qui ont conduit la Révolution au fil des années, comme Boissy d'Anglas, député de l'Ardèche à la Convention que l'émeute du 1er prairial rendit célèbre et d'autres, plus obscurs qui prendront en main les destinées de leur pays.

Illustré de nombreuses copies de documents extraits des archives locales, avec index des noms et des lieux. 135 F.

F.O.L. de l'Ardèche, BP 219, 07002 Privas Cedex.

Les mystères de Paris en l'An 1789.

par Michel Bloit
et Pascal Payen-Apenzeller.

Les auteurs ont consulté les archives des commissaires-enquêteurs au Châtelet de Paris, qu'ils ont exploitées avec beaucoup de pertinence. Ils se sont intéressés à 1789 et ont étudié les affaires publiques ou privées, grandes ou petites à partir de documents encore inédits qu'ils nous dévoilent, agrémentés de leurs commentaires. C'est ainsi que l'on découvre des documents qui pourraient fournir une explication sur l'origine des émeutes de la fin avril dans le Faubourg Saint-Antoine, connue sous le nom d'Affaire

Réveillon, et dont nous avons évoqué la tragédie dans le numéro 44 de *Gavroche*.

Sylvie Messinger, éditrice, 24 rue de l'Abbe-Grégoire, 75006 Paris.

Les hommes de Londres

par Olivier Blanc

La terreur n'aurait-elle pas été l'effet d'une manipulation de l'étranger ? C'est pour répondre à cette question que l'auteur s'appuie sur de très nombreux documents, souvent inédits. Il rappelle la véritable influence de William Pitt et des services secrets britanniques, le rôle ambigu de Barère de Vieuzac, protecteur des agents d'influence anglais, et relate les intrigues politico-policières qui se déroulèrent jusqu'à la chute de Robespierre, "le bouc émissaire de la Terreur".

L'auteur a déjà publié *Olympe de Gouges*, *La dernière lettre*, *Madame de Bonneuil*.

Albin Michel éditeur. 252 pages, 120F.

L'avant-mai 89 dans un bailliage picard

par Annie Elsner

A partir des 112 *Cahiers de doléances et de remontrances du bailliage de Saint-Quentin*, l'auteur nous livre les éléments de vie et de politique dans un coin de terroir français, la Picardie, représentatifs à certains titres de la paysannerie à la fin de la monarchie. Cette étude est complétée par des relevés faits sur deux documents d'avant mai 89 : les *Actes notariaux de Gaulaincourt* ainsi qu'un *journal manuscrit tenu par Laurent Petit*, arpenteur à Senarpont près de Poix.

Ce travail, produit de quatre années de recherche, se veut libre d'idées reçues et fidèle aux témoignages contenus dans ces lignes écrites à la veille de la Révolution,

Corps 9 Editions, Troesnes, 02460 La Ferté-Milon.

Gracchus Babeuf ou la conspiration des Egaux.

Tragédie en cinq actes
et en vers d'Henri Bassis.

Corps 9 a publié en 1984, et pour la première fois, cette oeuvre d'Henri Bassis qui avait déclenché une tempête de polémiques lors de sa première représentation en 1954. Nos lecteurs peuvent encore se procurer cet ouvrage non encore épuisé. 139 pages, 60F.

La Révolution salonnaise

par Raymond Jaussaud

Raymond Jaussaud, historiographe de Salon ne pouvait laisser passer le bicentenaire sans évoquer la Révolution dans une cité qu'il connaît mieux que quiconque. L'auteur nous précise "qu'il ne s'agit pas dans cet ouvrage d'une lecture d'histoire imaginaire, ni d'un récit historique *littérisé* mais d'un dossier documentaire, quoiqu'il soit marqué au coin de mes humeurs, et de réflexions très personnelles, où je pense avoir pris ponctuellement conscience d'idées inexploitées".

Chez l'auteur, 228 pages, 100F.

La Révolution au pays de Jean Jaurès

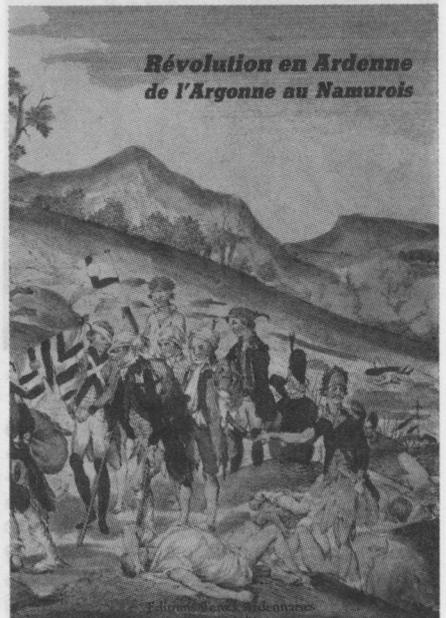
Carmaux et le Nord-Carmausin
de 1789 à 1799.

par Thierry Couët

L'ouvrage, sur l'ensemble de la période 1789-1799, au-delà des anecdotes (un noble carmausin prisonnier à la Bastille est libéré le 14 juillet) dresse les portraits des révolutionnaires locaux et analyse les multiples agitations paysannes de cette région avant tout rurale. Le Carmausin, dès cette époque exploite industriellement son charbon et les *de Solages*, concessionnaires des mines, quoique ouverts aux idées nouvelles, sont arrêtés, ce qui posera des problèmes d'exploitation à l'administration chargée de gérer les "charbonnières"...

L'auteur, lui aussi fidèle lecteur de notre revue, nous précise que l'édition et la diffusion de ce livre sont artisanales et qu'il ne bénéficie d'aucun budget pour sa promotion. Qu'il se console, *Gavroche* est dans ce cas !

150 pages, 89F franco. Syndicat d'initiative, 81190 Mirandol.



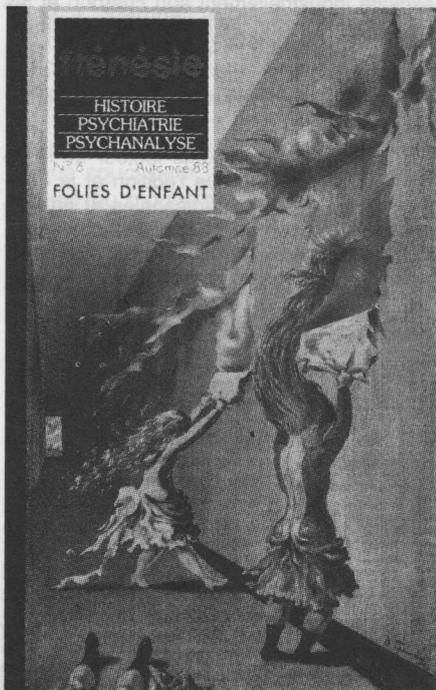
Révolution en Ardenne de l'Argonne au Namurois

Réalisé sous la direction de Gérard Gayot, maître de conférences à l'Université de Lille, ce travail collectif a le mérite de bien faire comprendre la Révolution dans les Ardennes.

Voici, sous la signature de Gérard Gayot, le premier paragraphe qui résume une opinion que partagent beaucoup de nos lecteurs : "La Révolution française, à l'occasion de son deux centième anniversaire, sera-t-elle traitée de "gueuse" comme le fut la République au cours des années les plus sombres de l'histoire de France ? La République, réputée bonne fille, veillera-t-elle à la réputation de sa mère, à garder la mémoire intacte - ce qui ne veut pas dire sans tache - de celle qui l'accoucha dans la douleur ? A observer les écrans, petits et grands, à lire les gazettes et les livres, le chemin ne semble pas pris. La vague grandissante et entretenue de la Révolution-dont-on-doit-avoir-honte (P.Chauvin dans *Mondes de la Révolution Française*, n°4, avril 1989, p.26) peut inquiéter, consterner ou réjouir; elle prouve au moins que les vœux de l'historien François Furet n'ont pas été exaucés. L'objet historique Révolution française n'est pas refroidi. La Révolution française n'est pas terminée".

Relié pleine toile. 31x21, 320 pages, 250F.
Terres Ardennaises, 21 rue Hachette,
08000 Charleville-Mézières.

REVUES :



Frénésie

Serge Waserstrum nous a adressé quelques exemplaires de cette revue d'*Histoire psychiatrie psychanalyse*, revue semestrielle créée en 1986, qui se veut destinée à un large public. Chaque numéro se compose de deux parties sensiblement égales : l'une thématique donne son titre au volume, l'autre, constituée de rubriques constantes ou à suivre, permet l'entrecroisement des trois champs du sous-titre. Les sept premiers numéros sont encore disponibles :

- 1 — Destins de femmes et folies.
- 2 — Figures de style de la rhétorique de l'inconscient.
- 3 — Coche-mare (*Le cauchemar*).
- 4 — Hystéris.
- 5 — Crimes.
- 6 — Folies d'enfants.

7 — Opéra (*La folie dans l'art lyrique*).
Frénésie Editions, Résidence Saint-Lambert, 15 rue Lakanal, 75015 Paris.

Damoclès 38/39

Numéro de mai/août qui contient un dossier sur "Les essais nucléaires français 1960-1988. Il s'agit d'un document publié par la *Natural resource Defense Council* de Washington et que Damoclès et Greenpeace publient en langue française. Ce document peut être obtenu au CDRPC, BP 1027, 69201 Lyon Cedex 01, au prix de 35F.

Terres Ardennaises N°27

Au sommaire de ce numéro :
—Le Tour de France dans les Ardennes par *Michel Perpète*.
—10 août 1886, 9 août 1905 : les Ardennes dans l'oeil du cyclone par *Jacques Lambert*.
—La fête de Revin par *Jacqueline Baudet*.
— Le mouvement ouvrier et le 14 juillet par *Didier Bigorne*.
—Le séjour d'Hitler à Brûly-de-Pesche, 6-28 juin 1940 par *Gérard Giuliano*.
Et merci pour le clin d'oeil à *Gavroche*.
Terres Ardennaises, BP 71, 08002 Charleville-Mézières cedex.

Les Cahiers Beaucerons N°3

Avis aux Beaucerons !
Le Cercle des amis de la Beauce ont lancé une revue régionaliste dont le numéro 3 vient de paraître. Nous ne saurions trop les encourager à continuer, malgré les difficultés qu'ils ne manqueront pas de rencontrer. Le Cercle mène de front plusieurs activités : sauvegarde de leur langue régionale, inventaire des traditions des 400 communes beauceronnes, étude du machinisme agricole et de la société rurale... Bravo donc, et bon courage.
Le numéro 20F. 58, rue de Paris, 45410 Artenay.

Cahiers d'Etude et de Recherche N° 11/12

Les révolutions bourgeoises
par *Robert Lochhead*.

Ce cahier est une introduction à l'étude des *Révolutions bourgeoises*. Il en présente

les traits généraux, développe deux études de cas, les Pays-Bas et l'Angleterre, illustrant la complexité des classes des partis et des dirigeants qui ont fait ces révolutions. Il conclut par un aperçu sur les interprétations de la nature de ces révolutions, montrant la diversité de la tradition marxiste en la matière.

Robert Lochhead, est suisse, biologiste enseignant, il est membre du Parti socialiste ouvrier, et conseiller communal à Nyon.

Le numéro 72 pages, 40F. CER, 2 rue Richard-Lenoir, 93108 Montreuil.

Prévoyance sociale, passé et présent N°5

Au sommaire du numéro d'Avril 1989 nous relevons :

- Quelques débats du XVIIIe siècle aux résonances modernes par Louis Trenard.
- Historique de la Caisse Mutualiste Complémentaire de la S.S. de Lille par René Kervalec.
- Les réactions devant la loi du 30 avril 1930 sur les Assurances Sociales dans le Nord de la France. par Pierre Descamps.
63 rue du rempart, BP 499, 59321 Valenciennes cedex

Le Mouvement social N°147

- La désunion des prolétaires 1889-1919 :
— L'Internationale et la guerre.
- La patrie des prolétaires.
- Le mouvement ouvrier aux Etats-Unis et la guerre.
- Le mouvement ouvrier socialiste en Suisse avant 1914.
- La Fédération contre l'alliance militaire.
- Les enjeux du débat sur la "grève des ventres" de l'été 1913 en Allemagne.
- La mue de l'internationalisme avant et pendant la première guerre mondiale.
Les Editions ouvrières, 12 Ae Soeur Rosalie, 75621 Paris cedex 13.

EXPOSITIONS

Les Musées de la Ville de Strasbourg organisent du 2 septembre au 26 novembre une exposition sur le thème : **Les bâtisseurs de cathédrales**. Cette exposition s'ouvrira en même temps que se tiendra le 27ème Congrès International d'Histoire de l'Art.

Renseignements : Direction des Musées, 5 Place du château, 67000 Strasbourg, Tel: 88 32 48 95

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à *Gavroche* à compter du numéro 48
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 150 F — Etranger : 190 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 130 F sur justification.

Nom Prénom

Profession

Adresse

Code postal Ville

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27000 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS



L'amateur de livres

Voici une liste de livres scolaires anciens (parfois très anciens) disponibles en un seul exemplaire, états divers :

FRANCAIS

250 dictées. C.M. Belin 1888...30 F.
Brachet et Dussouchet - Grammaire française. C.Sup. Hachette 1901...30 F.
Chassang - Nouvelle grammaire française. Cours élém. Garnier 1876...30 F.
Dessaint & Douillet - Le livre de l'élève en orthographe. Gedalge (fin 19e)...30 F.
Dussouchet - Grammaire française. Cours Moyen. Hachette 1922...30 F.
Graillet & Myard - Grammaire et Composition Française. Delagrave 1899...40 F.
Morlet & Richardot - Cours de langue française. Cours sup. Delagrave 1887...40 F.

GEOGRAPHIE

Abrégé de géographie commerciale et historique. A l'usage des écoles primaires. Moronval 1839...100 F.
Cahier de cartographie - La France et ses colonies. C.M. Cert.Et. A.Colin (vers 1939) neuf...35 F.
Dubois, Géographie économique de la France. Ens.Sec.4e année. Masson 1889...40 F.
Fallex et A.Mairey, La France et ses colonies. Cl.3e. Delagrave 1907...30 F.
Mane, La France et ses colonies. Cl.7e et 6e. Lafitte 1898...30 F.
Nouveau cours J.Brunhes Cl.3e. Hatier 1944...30 F.
Schrader & Gallouédec - Géographie Générale. Cl.seconde. Hachette 1909...30 F.
Schrader & Gallouédec - Géographie de la France et de ses colonies. Ens.Sec.3e année. Hachette 1912...50 F.

HISTOIRE

Aimond - Histoire. Cours Sup. De Gigord 1923...40 F.
Aimond - Histoire au brevet élémentaire. De Gigord 1928...30 F.
Aimond - L'époque contemporaine. Cl.3e. De Gigord 1940...40 F.
Blanchet - Histoire du Moyen-Age. Cl.5e. Belin 1909...30 F.
Blanchet - Histoire de France. Cours Moyen. Belin 1879...30 F.
Blanchet - Histoire 1610-1789. Prép.Bac. Belin 1895...30 F.
Bougier & Bondois - Histoire de France de Louis XI à 1815. Cl.7e. Alcan 1886...30 F.
Bouglé & Lefranc - Histoire du travail et de la civilisation. dernière année de scol.prim. Sté Univ.d'Ed.et de Libr. 1938...40 F.
Duruy - Petite histoire grecque. Hachette 1883...30 F.
Duruy - Petite Histoire générale. Hachette 1890...30 F.
Duruy - Histoire de l'Europe et de la France de 395 à 1270. Cl.3e. Hachette 1882...40 F.
Harmand & Bossuat - Rome et les débuts du Moyen Age. Cl.5e. Hatier 1957...40 F.
Isaac - Résumé aide-mémoire. Bac. Hachette 1933...30 F.
Jardé - La Grèce antique et la vie grecque. Delagrave 1930...40 F.
Lavisse - Histoire de France. Cours sup. Colin 1937...30 F.
Lebaigue - Portraits et récits extraits de mémoires des XVIIe et XVIIIe siècles. Cl.4e. Belin 1899...30 F.
Lefranc - Histoire ancienne. Ecoles primaires. Lecoffre 1868...40 F.
Malet - Les temps modernes. Cl.4e. Hachette 1904-05. (3 vol.)... 60 F.
Malet & Isaac - L'orient et la Grèce. Cl.6e. Hachette 1932...40 F.
Malet & Isaac - Le Moyen-Age jusqu'à la

guerre de cent ans. Cl.4e. Hachette 1932...50 F.
Malet & Isaac - XVIIe & XVIIIe siècles. Cl.Sec. Hachette 1923...40 F.
Mane - Histoire de Charles VIII jusqu'à nos jours. Cl.7e. Lafitte 1896...30 F.
Normand - Cours d'Histoire. Ec. - Norm.d'Inst. Colin 1898...50 F.
Suérus & Jullien - Histoire de France. Cl.7e. Juven 1904...40 F.
Philippe - L'Orient et la Grèce. Cl.6e. Belin 1957...40 F.

LECTURE COURANTE

Le tour de France par deux enfants. C.M. Belin 1913...50 F.
E.Legouvé. Petit traité de lecture à haute voix à l'usage des écoles primaires. Hetzel s.d.(fin 19e)...30 F.
Pérochon - Le livre des quatre saisons. Cours Moy.et Sup. Delagrave 1949...50 F.

SCIENCES

Bonnier - Leçons de Choses. Cl.7e. Lib.Gén.Ens. 1926...30 F.
Caustier - Histoire naturelle appliquée. Cl.3e B. Vuibert 1907...30 F.
Douy - Leçons d'un frère à sa soeur sur la chimie. Baudouin 1836...40 F.
Eurin & Guimiot - Sciences physiques. Cl.Philo. Hachette 1956...30 F.
Orieux & Everaere - Sciences appliquées. Ec.Urb.de filles. Hachette 1959...30 F.
Poiré - Leçons de physique à l'usage des demoiselles. Delagrave 1899...40 F.
Valette - Leçons de choses. Cl.8e. Paulin (vers 1910) couv.ref...30 F.
Van Gelder - Eléments de sciences physiques. Ec.pr.sup. Nathan 1905...40 F.
Gossin - Premiers éléments des sciences expérimentales. Cl.7e. Garnier 1883... 45 F.
Caustier - Histoire Naturelle. Bac. Vuibert 1909...35 F.

DIVERS

L'éducation physique à l'école primaire. S.U.E.L. 1946...40 F.
Mémento de sténographie (Prévost-Delau-nay). Hachette 1936...30 F.
Guilmin - Eléments d'arithmétique théorique et pratique. Livre du maître. Durand 1863...40 F.

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — Tél. : 32.33.22.33

Nous vous proposons un certain nombre d'ouvrages anciens ou d'occasion que vous pouvez nous commander à l'aide du bon de commande ci-dessous.

Veuillez ne pas adresser de règlement sans vous être assuré par téléphone ou par lettre que les livres sont encore disponibles.

Auteur	Titre	Prix
Bon de commande et chèque à adresser à librairie Floréal		Port et emballage forfaitaire 15,00
		Total



Vers trois heures, la Bastille capitula.



Les Invalides qui la défendaient, joints à une poignée de Suisses, refusèrent de résister plus longtemps. Alors, le gouverneur de Launay fut emmené prisonnier à l'Hôtel de Ville. Ayant perdu de vue mes

amis, je marchais étourdi par des clameurs de victoire qui s'élevaient à tout moment. A cinquante pas devant moi, des combattants portaient en triomphe un homme couronné de lauriers. C'était un officier

nommé Elie, un de ceux qui avaient dirigés l'attaque de la Bastille.



Derrière lui, dans un groupe, venaient les prisonniers et, tout d'un coup, une clameur plus forte que toutes les autres éclata, une bousculade terrible suivit et, l'instant d'après, je vis surgir de la foule, au bout d'une pique, une tête coupée "Ah ! Ah ! ricana une

voix, c'est la tête de de Launay. Le gueux ne l'a pas volé !". C'était Mme Lardot, la porteuse de pain qui parlait ainsi. Sa férocité me fit froid : il faut dire que la malheureuse avait eu son père envoyé aux galères par la justice du roi pour s'être exprimé trop librement.

Après la prise de la Bastille, on comprit que rien ne pouvait arrêter la marche de la Révolution. On apprit que le comte d'Artois s'était enfui : l'émigration commençait.



Paris, à ce moment, vibrait sous l'impulsion de mille sociétés patriotiques et révolutionnaires. En face de l'atelier du père Maréchal, dans la grande salle de la taverne du Sceptre nous avions fondé un club qui portait le nom des "Enfants de la Liberté" et était ouvert à tout venant. Il y avait une permanence tous les soirs, mais c'était surtout le dimanche que cela chauffait, et les femmes se montraient les plus enragées.

Je me rappelle que le 5 août au soir, le docteur Marat qui était devenu populaire dans tout le faubourg, apparut au club. Je le vis entrer nerveux. Il y avait là le père Maréchal, Anaxagoras, Michu, Lance, Laurier, moi et une dizaine d'autres. "Et bien! docteur, s'écria joyeusement Laurier, c'est fini! Les nobles ont abandonné leurs privilèges". "Imbécile! gronda Marat, ils t'abandonnent ce qu'ils ne possèdent plus, ce que

tu viens de leur reprendre. La cour ourdit des complots. Que crois-tu donc que vont faire tous ces émigrés qui se sont enfuis ? Ils vont prier tous les tyrans étrangers de venir les rétablir dans leurs prérogatives". La-dessus, il sortit comme un furieux. "Il voit clair" fit Anaxagoras.



Le 3 octobre au matin, je trouvai le père Maréchal tout pâle. "Les affaires ne vont pas du tout, nous fabriquons des meubles et ne trouvons pas à les vendre. Voilà ce que nous ferons. Vous ne travaillerez que la moitié de la semaine et votre salaire sera réduit d'autant, quant à Jacques, qui gagne si peu comme apprenti, il travaillera quatre jours par semaine au lieu

de six. Dès que les affaires reprendront, nous recommencerons comme avant : cela vous va-t-il ?". Chacun déclara que c'était très bien.

"Allons faire un tour dit Laurier, ça dissipera les idées noires". C'est ainsi que ce jour là j'entraï pour la première fois dans le faubourg Saint-Marcel. Tout de suite je fus frappé par un aspect de misère générale.

Une agglomération de masures sordides, aux fenêtres basses, s'étendait en ruelles empestées, au milieu desquelles coulait la Bièvre. Le long du ruisseau noirâtre des bâtiments sombres et grands hangars s'étendaient : s'étaient des tanneries. Il s'en dégageait une odeur insupportable de peaux écorchées et de vieux cuir.



Les rues étaient emplies de gens déguenillés et pieds nus. Nous sentions une odeur âcre nous prendre à la gorge : "C'est le soufre qui sert à la fabrication des allumettes m'expliqua mon compagnon, c'est pour ça qu'on l'appelle le faubourg souffrant".

"Bonjour Jacques !" me dit une voix. "Marie-Anne !" m'écriai-je en reconnaissant la fille de la mère Lantier, notre ancienne voisine. Il y avait cinq ans que

nous ne nous étions revus. Elle nous apprit qu'elle était entrée l'année précédente, vers ses 11 ans, comme ouvrière dans une fabrique d'allumettes. Elle y travaillait de 7 heures du matin à 7 heures du soir avec une heure pour son repas de midi : un petit pain, deux pommes cuites sous la cendre et un gobelet d'eau. Elle gagnait 10 sols par jour. Laurier murmura : "Tous ces fabricants qui font travailler 300 per-

sonnes en leur donnant juste de quoi ne pas mourir de faim, ça ne vaut pas mieux que les anciens nobles et ça ne cherche qu'à prendre leur place". Je voulus parler à Marie-Anne des grandes journées de la Révolution, mais elle n'attribuait à ces faits aucune valeur extraordinaire. "Pourant, fis-je, nous avons maintenant les Droits de l'Homme" - "Est-ce que cela nous donnera du pain ?" répondit-elle".

LE SPARTACUS

LIBÉRATEUR DU PEUPLE.

Justice. — Travail. — Indépendance.

(PARAISANT LE JEUDI ET LE DIMANCHE).

Tyran, disparaissez, votre règne est fini...

Bureau et Dépôt provisoires, rue Bailleul, 9-11. — Les articles envoyés au Journal doivent être signés (affranchir).

AU PEUPLE.

Depuis onze siècles Spartacus dormait dans sa tombe, et jusque-là nul bras puissant n'avait fait un effort pour en soulever la pierre et aider le sauveur de la liberté à paraître devant lui; des chaînes mieux rivées semblaient retenir à jamais dans l'oubli l'esclave de Rome, mais son génie les brisa et tu le vis planer sur Paris répondant à la voix du tocsin de 89. Qu'il fut beau pour toi ce 14 juillet où, en un jour, tu anéantis tant de siècles d'oppression, — où rien ne fut un obstacle à ta colère spontanée. Mais si le triomphe fut grand, combien devait être douloureux le retour de ton beau rêve révolutionnaire. Si quelques hommes se dévouèrent pour maintenir tes libertés conquises, combien d'autres outrepassèrent cet amour de la patrie et te ramenèrent vers ton passé par une voie de sang. Si enfin, au nom sacré de la République, trop de victimes furent sacrifiées, l'histoire a relaté depuis lors des faits qui excusent ces prémices de ton ignorance. Un instant tes droits furent menacés; mais un homme l'apporta le concours de son courage, et ces libertés publiques qu'il avait défendues, il les écrasa de son talon impérial et porta le dernier coup à sa mère agonisante, la Révolution. Quoiqu'il en soit, la féodalité ne lui survécut pas, car le principe immortel de ton affranchissement avait été inscrit par toi, nouveau Spartacus, sur les décombres de la Bastille.

Passons sur cette période de gloire, de conquêtes, de divisions et de perfidie qui toujours méconnut ta voix, et arrivons à 1830 où tu prouvais une seconde fois la puissance de ta volonté. Là encore s'attachent de pénibles souvenirs en songeant qu'une aveugle confiance te fit mettre en d'indignes mains une révolution achetée au prix d'un sang si généreux.

En 89 tu renversas la féodalité, mais tu busas debout des troyens d'aristocratie qui dirigèrent ton instruction et s'emparèrent de ta victoire: — en 1830, tu crus avoir sapé cette aristocratie, mais à sa place, il en surgit une autre plus dangereuse, qui étouffait pendant dix-huit ans le fruit de tes sueurs, — qui corrompit tes sœurs, et attacha ton père au pilori le plus abject, sans éprouver dans le cœur la moindre commotion de pitié! Ainsi donc voilà deux secousses révolutionnaires qui ont coûté à la patrie ses meilleurs citoyens. A la première, il te manquait ce discernement de l'esprit que donne l'éducation et qui nous fait juger les hommes; — à la seconde, c'était l'expérience politique, la connaissance des affaires publiques et des lois qui te régissent.

Et maintenant, as-tu pris dans trois révolutions assez d'enseignements, assez de défiance pour éviter les pièges que pourraient couvrir les promesses? toi qui, comme l'esclave de Capoue, sauvas ta liberté avec quelques gladiateurs modernes, sera-t-il dit encore une fois, que ton principe sera étouffé et que l'humanité perdra ses droits les plus chers, les plus nécessaires? Non, n'est-ce pas? il te reste encore aux mains les débris de ta chaîne qui serviraient au besoin à anéantir tes oppresseurs. Surveille donc ceux que, dans ta confiance, tu as placés à ta tête; et s'ils ne te donnent pas tous les droits que tu réclames, droits fondés sur la justice, — eh bien! chasse-les, ils ne sont pas dignes d'être tes mandataires.

Si donc, aujourd'hui, nous mettons en tête de notre

feuille le nom de *Spartacus*, c'est que nous ne saurions trouver une appellation plus noble pour désigner le peuple dont nous voulons servir les intérêts et défendre les libertés.

Après avoir exposé nos principes contenus dans ces deux mots: DÉMOCRATIE et SOCIALISME; — après une guerre que nous déclarons d'avance aux organes politiques qui diffèrent du sens républicain, voici les questions que nous traiterons:

L'instruction du peuple fondée sur les plus larges bases:

L'organisation du travail;

L'abolition du privilège;

Le droit de réunion;

La justice gratuite;

L'abolition du cens;

La réduction, par tous les moyens possibles, des impôts de consommation qui pèsent généralement sur les classes pauvres;

La création d'une marine puissante, etc. etc.

Et si les travailleurs nous prêtent leur concours pour cette œuvre purement libérale, notre ambition sera dépassée, en cela qu'ils nous auront jugé dignes de leur appui.

A. G.

Le *Spartacus* promet à ses lecteurs un compte-rendu fidèle des progrès de la révolution en Europe. Ennemi implacable de ces basses intrigues ourdies dans le silence des cabinets, contre la liberté des peuples, et que l'on décore du nom de diplomatie, il dévoilera hardiment toutes les lâchetés de nos révolutionnaires au petit pied qui briguent l'alliance des boureaux de la Pologne et de l'Irlande, et usent leur talent à leur éviter le contre-coup de nos immortelles journées de Février.

Mais qu'importe, malgré d'odieuses machinations, la liberté a commencé son œuvre de destruction; elle ne s'arrêtera qu'après avoir visité toutes les nations, après avoir frappé chez tous les peuples opprimés et avoir fait de chaque esclave un citoyen, un héros. Déjà deux trônes absolus, en qui s'absorbait la liberté de l'Allemagne entière, se sont écroulés au cri de liberté poussé par des peuples, naguère encore sous l'étreinte du despotisme, qui se sont levés au premier appel.

Bientôt, nous en avons la ferme conviction, l'Espagne et le Portugal substitueront à de dégradantes intrigues d'alcôves, à une politique sanguinaire et jésuitique, des gouvernements dignes et libres qui seront l'expression du peuple souverain.

Nous suivrons d'un regard attentif les préparatifs de la grande lutte que se prépare à soutenir la malheureuse Irlande contre son infâme spoliatrice.

Comprenant enfin sa mission libératrice, le *Spartacus* surveillera la politique tortueuse qui pèse encore sur la France républicaine, et coopérera, autant que possible, au renversement de ces hommes pusillanimes, afin de placer à la tête de notre généreuse nation de vigoureux athlètes qui entreprennent hardiment la conquête de la civilisation universelle.

Notre opinion sur Louis-Napoléon.

Soldat de l'Empire, nous avons, comme les contemporains de cette glorieuse époque, admiré le chef de la

France, nous l'avons servi avec honneur et même avec amour, car notre fidélité lui a survécu.... Mais si nous conservons dans notre cœur un religieux souvenir du grand capitaine, si nous allons chaque année prosterner nos cheveux blancs devant le tombeau du héros des temps modernes, c'est un hommage que nous rendons au génie malheureux, au chef qui nous guidait jadis à la victoire..., et non un culte que nous voulons élever au despotisme impérial. — Napoléon n'est plus; la génération présente l'a jugé, et d'après les principes qui animent aujourd'hui le peuple français, l'Empereur Napoléon lui-même ne serait pas plus possible que Nemours ou Chambord.

Et qui donc en son nom voudrait pousser un de ses neveux à venir revendiquer la couronne impériale? Qui donc oserait aujourd'hui nous soutenir que le trône de France est vacant et qu'il appartient de droit à un descendant de l'empereur?

Que des vieux courtisans de l'empire aient fait ce rêve, nous leur pardonnons de tout cœur; car l'extrême vieillesse nous ramène souvent aux étourderies de l'enfance; et puis, ce que nous avons désiré pendant si longtemps avec un ardeur qui va toujours croissant en raison des obstacles qu'elle rencontre, finit par se poser en idée fixe et passe à l'état de monomanie: c'est ce que nous appelons la *Buonapartimonomanie*. Nous concevons cette maladie chez les vieux courtisans, chez de vieux officiers respectables; du reste, nous professons pour eux le plus grand respect. — Mais que cette folie fasse tout à coup irruption dans les masses, que, semblable au choléra-morbus, plusieurs départemens en soient affligés, voilà ce que nous ne comprenons pas, nous vieux bonapartistes, vieux janissaires privilégiés du sultan Napoléon!...

Quoi, des milliers d'électeurs, qui, deux jours avant l'élection, ne pensaient pas plus à l'empereur Napoléon III qu'au roi de Prusse, vont déposer leur bulletin dans les urnes républicaines en disant un *Pater* et un *Ave* pour qu'il en sorte un empereur? Mais ce n'est pas naturel; et cependant c'est croyable puisque c'est arrivé... Ah! si mademoiselle Lenormand n'était pas morte et que je fusse préfet de police, comme je courrais me faire tirer les cartes: je me ferais faire le *grand jeu égyptien* et je saurais bientôt quels sont les individus qui ont pu jeter un sort sur les électeurs, sur les bulletins ou sur les urnes électorales, et peut-être même aussi sur les pointeurs. — Mais je ne suis pas préfet de police et mademoiselle Lenormand, toute sorcière qu'elle était, a passé le Styx. Contentons-nous donc de nos propres observations et voyons ce qui peut avoir causé en 24 heures ce changement inattendu:

Pour notre part, nous n'ignorons point que les orléanistes, qui sont trop méprisés pour oser porter un candidat royal, ne se sont pas fait faute de travailler la banlieue de Paris en faveur d'un Bonaparte, et de donner la consigne dans les départemens pour que les légitimistes et les orléanistes se ligent en faveur d'un Napoléon. — Les vieux Buonapartimonomanes de Paris se sont mis en mouvement dans la nuit du vendredi et du samedi afin de donner le coup de collier qui devait assurer l'élection. Un vieux colonel de notre connaissance est resté 72 heures sans se débiter, ça lui rappelait Wagram, Eylau ou Austerlitz: pauvre vieux, le gouvernement provisoire l'avait fait gouver-